

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
A. PAPADOPOULO Le sauvetage des Monuments de Nubie	175
YOUSSEF IDRISSE La Balançoire	182
FERNAND LEPRETTE . Noces de la Terre et de l'Eau	191
YOUSSEF EL SEBAI .. Les Corneilles	198
ZAKARIA GHONEIM .. La Pyramide ensevelie	214

Les Arts — La Musique

ALEXANDRE ADOPOL . Les Ballets de Leningrad	237
---	-----

Les Livres

RAOUF KAMEL	« Un Singe en hiver »	249
A. PAPADOPOULO	Dictionnaire de la Civilisation Egyptienne	259

rdc

VIENT DE PARAITRE

PRIMITIFS

de

1960

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

— Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?
Sommes-nous des civilisés ? Sommes-nous des
primitifs ?

Au lendemain des Spoutniks et des Luniks
il est devenu indispensable de se poser à nou-
veau de très vieilles questions.

L'auteur se livre à cet examen de conscien-
ce avec une lucidité exigeante et nous force à
repenser les données essentielles de notre civi-
lisation.

1 volume 14,5 × 21,5 cms de 200 pages ... 6 N.F.
50 exemplaires sur velin numérotés 20 N.F.

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS (VII^e)

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 10 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil.

LE CAIRE

Tél. 78066



BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

**TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE**

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY ~~---~~ TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIV, No. 235

M A R S
1 9 6 0

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

Le Sauvetage des Monuments de Nubie

La Revue du Caire, qui s'intéresse particulièrement à tout ce qui touche à l'égyptologie et qui, d'autre part, s'est toujours consacrée à la coopération culturelle internationale ne peut que saluer avec une profonde satisfaction la campagne internationale destinée à sauver les magnifiques monuments de Nubie (1).

Ce bel effort de solidarité internationale, placé sous l'égide de l'UNESCO, a permis la prise de conscience de ce grand fait que tous les monuments importants de l'Art et de l'Histoire appartiennent à l'humanité dans son ensemble parcequ'ils marquent les étapes et constituent les jalons sauvés de l'oubli des progrès de la culture humaine à travers le monde. C'est le thème central des discours prononcés le 8 mars 1960 à la cérémonie organisée au siège de l'UNESCO à Paris pour lancer la campagne mondiale pour le sauvetage des monuments de Nubie.

M. André Malraux, Ministre pour les Affaires Culturelles du Gouvernement français a inauguré et conclu la cérémonie. Le Dr. V. Véfonese, Directeur Général de l'UNESCO a lancé l'appel à l'aide technique et aux donations de tous les pays. Le Président Gamal Abdel Nasser, le Gouvernement soudanais et M. Dag Hammarskjöld, Secrétaire Gé-

(1) Cf. notre article dans le numéro d'octobre 1959 de « La Revue du Caire ».

néral des Nations-Unis ont envoyé des messages qui ont été lus au cours de la séance.

Nous estimons nécessaire et important de reproduire ici de larges extraits de ces discours non seulement pour contribuer pour notre faible part à la campagne mondiale mais surtout pour sauver de l'oubli auquel sont condamnées les dépêches des journaux, des textes de personnalités responsables de pays différents qui toutes ont célébré avec une belle élévation de pensée l'unité de la culture humaine et la solidarité des hommes d'aujourd'hui par rapport au patrimoine commun légué par les civilisations disparues.

Voici tout d'abord le texte complet de l'appel officiel lancé au nom de l'UNESCO par le Dr. Veronese :

Les travaux du grand barrage d'Assouan ont commencé. Avant cinq ans, la vallée moyenne du Nil sera transformée en un immense lac. Des édifices prodigieux, qui comptent parmi les plus admirables de la planète, sont menacés d'être submergés par les eaux, dont la retenue donnera la fertilité à de vastes étendues de désert. Mais à quel prix effrayant risquent d'être payés les nouveaux champs livrés aux tracteurs, les sources d'énergie promises aux futures usines ?

Certes, quand il s'agit de la subsistance d'hommes vivants et souffrants, on ne saurait balancer à sacrifier des effigies de granit ou de porphyre. Mais personne ne peut se trouver contraint à un tel choix sans être désespéré de devoir le faire.

Entre le legs du passé et le sort immédiat d'une population deshéritée à l'ombre d'un des plus somptueux héritages de l'histoire, entre les moissons et les temples, il n'est certes pas facile de décider. Pour moi, en tout cas, je plaindrais qui, ayant à prendre la décision, choisirait sans angoisse, et qui, la décision prise, et quelle qu'elle ait été, pourrait en porter sans remords la responsabilité.

Aussi n'est-il pas étonnant que les gouvernements de la République Arabe Unie et du Soudan se soient adressés à un organisme international, à l'UNESCO, pour lui demander d'essayer de sauver les richesses en péril.

Ces richesses, en effet, dont il est déjà affligeant d'être obligé de dire que la perte peut en être prochaine, n'appartiennent pas seulement aux nations qui en sont aujourd'hui dépositaires. Le monde entier a droit à leur pérennité. Elles font partie d'un patrimoine commun qui comprend aussi bien le message de Socrate que les fresques d'Ajanta, les murs d'Uxmal et les symphonies de Beethoven. Une protection universelle est due aux monuments de valeur universelle. Chaque fois qu'il se perd un seul de ces biens qui, selon la formule du poète, ne diminuent pas, mais augmentent par le partage, tous les hommes se retrouvent également frustrés.

D'autre part, il ne s'agit pas seulement de maintenir ce qui peut disparaître : il s'agit de répandre et de multiplier une opulence encore secrète. En contre-partie de l'aide que le monde leur apporte, les gouvernements du Caire et de Khartoum ouvrent aux fouilles des archéologues l'étendue entière de leur territoire et consentent que la moitié des œuvres d'art rendues à la lumière par la science et la chance aillent enrichir les musées étrangers. Ils acceptent jusqu'au transport, pierre par pierre, de certains édifices de la Nubie.

Une ère nouvelle, un développement superbe, sont ainsi offerts à l'égyptologie, si bien qu'au lieu d'un monde appauvri d'une partie de ses prodiges, c'est soudain pour l'humanité l'espoir assuré d'une révélation de splendeurs inédites.

Une si belle cause mérite un effort à sa mesure ; c'est pourquoi j'invite avec confiance les gouvernements, les institutions et les fondations publiques ou privées, et toute personne de bonne volonté, à contribuer au succès d'une œuvre sans précédent dans l'histoire : services, engins, argent, seront également nécessaires. Tous peuvent contribuer, et de mille manières. Il convient que, d'une terre qui fut tant de fois, au cours des siècles, le théâtre ou l'enjeu des contestations de l'avidité, soit issue une preuve persuasive de fraternité internationale.

« L'Égypte est un don du Nil » : telle est la première phrase grecque que d'innombrables écoliers ont appris à traduire. Que les peuples s'unissent pour empêcher le Nil, source accrue de fécondité et d'énergie, de devenir le tombeau liquide d'une partie des merveilles que les hommes d'aujourd'hui ont reçues des hommes de jadis.

Prenant ensuite la parole, le Dr. Abdel Aziz El-Koussi, délégué permanent de la République Arabe

Unie à l'UNESCO, a lu le message suivant, au nom du Président Gamal Abdel Nasser :

J'ai le plaisir de rendre hommage à l'UNESCO à l'occasion de la réunion qui se tient aujourd'hui pour le lancement d'un appel mondial pour le sauvetage des monuments de Nubie.

Si les obligations découlant du développement et du travail en faveur de la prospérité humaine exigent l'exécution du projet du Haut-Barrage, ces engagements ne nous ont pas empêchés de penser à sauver une partie de l'important patrimoine que nous ont légué nos ancêtres.

Ce patrimoine n'est d'ailleurs qu'une modeste partie du grand héritage humain. Notre attachement à sa sauvegarde est dû aux attaches indéfectibles qui unissent les unes aux autres les diverses générations, par un lien occulte et ténu mais qui vibre de façon constante au fond de nous-mêmes. C'est là le secret des grandes œuvres réalisées par l'humanité et qui a maintenu à travers les siècles sa grandeur et sa noblesse.

C'est pourquoi nous avons eu recours à l'Organisation internationale afin qu'elle invite les pays du monde entier à participer au sauvetage de cette partie de la civilisation humaine.

Nous sommes convaincus que la conscience vivante de l'homme, la profondeur de son émotion et la puissance de sa volonté, orientées vers le bien, permettront la réalisation de cette noble et grande œuvre.

Ce que le gouvernement de la R.A.U. a proclamé au sujet de ce projet démontre qu'elle entend stimuler les forces vives en vue d'une plus grande coopération internationale dans le noble domaine de la culture dont le hasard a voulu qu'elle s'illustre dans la Vallée du Nil.

Ce sera sans nul doute une expérience fructueuse d'une génération qui vit à l'ère des Nations Unies et qui s'efforce de faire de sa charte une réalité, une doctrine et une foi qui réaffirme la confiance en la coopération de l'homme. Ce sera une expérience de l'homme soucieux de maintenir les liens entre les civilisations malgré les différences de milieux et de temps.

M. Dag Hammarskjöld avait adressé au Dr. Veronese le message suivant qui a été lu à la cérémonie :

« Je considère comme un privilège d'être associé à la campagne qui est sur le point d'être lancée pour la sauvegarde des

monuments de Nubie, et j'aimerais vous exprimer mon vif espoir qu'elle sera couronnée de succès.

Tous ceux qui reconnaissent les impérieuses raisons humaines qui nécessitent l'inondation de la Vallée de Nubie doivent également faire le meilleur accueil et désirer seconder les efforts déployés pour préserver les trésors archéologiques menacés, qui constituent une partie si importante du patrimoine culturel de l'humanité. En collaboration avec la République Arabe Unie et le Soudan, vous avez fait les premiers pas pour atteindre ce but. Reste à trouver les fonds nécessaires, et je suis persuadé qu'une réponse, généreuse et complète, provenant de toutes les parties du monde, vous parviendra bientôt.

Clôturent la séance, M. André Malraux a notamment déclaré :

L'objectif précis de la mesure prise par l'UNESCO ne doit pas nous cacher sa signification profonde, dit-il. Si l'UNESCO tente de sauver les monuments de Nubie, c'est parce qu'ils sont directement menacés.

Vous faites appel à la conscience universelle, ainsi que d'autres l'ont fait cette semaine à l'intention des victimes du tremblement de terre d'Agadir. Au moment où notre civilisation découvre dans l'art une mystérieuse transcendance et l'un des obscurs moyens de son unité, vous proposez une entreprise qui emporte l'adhésion de tous les hommes.

Votre appel n'appartient pas à l'Histoire spirituelle seulement parce qu'il a en vue la sauvegarde des temples nubiens, mais parce qu'avec lui, la première civilisation mondiale annonce publiquement que l'art du monde entier constitue son héritage indivisible.

*
**

La cérémonie du 8 mars au siège de l'UNESCO, qui inaugure la campagne mondiale pour le sauvetage des monuments de Nubie a constitué elle-même le résultat des travaux préparatoires, menés dans l'enthousiasme et la fièvre, qui ont duré plus d'une année.

L'idée d'une grande campagne internationale pour le sauvetage des monuments menacés par le Haut Barrage est née au cours de conversations

entre le ministre de la Culture de la région égyptienne de la R.A.U., M. Saroit Okacha et un groupe d'experts de l'UNESCO, notamment le Directeur Général Adjoint de l'Organisation et Mme Desroches-Noblecourt. C'est à la suite de ces pourparlers que le Ministère de la Culture et de l'Orientalisation Nationale avait présenté le 6 avril 1959, au nom de la R.A.U., une note à l'UNESCO dans laquelle il lui demandait sa collaboration pour une campagne mondiale en vue du sauvetage des monuments de Nubie. Cette proposition était acceptée par l'UNESCO en juin. En août, une mission d'experts fut envoyée par l'Organisation visiter les monuments menacés. Leurs rapports conclurent unanimement à la nécessité de les sauver. En octobre se tint au Caire une conférence internationale groupant treize experts représentants huit pays et au cours de laquelle M. Saroit Okacha annonça officiellement que la R.A.U. accorderait aux missions de fouilles la moitié des objets trouvés tant en Nubie que dans les autres sites archéologiques d'Égypte et même certains temples, tels que ceux de Tafa, Daboud et Dandour.

La conférence des experts internationaux adopta les plans d'un architecte égyptien, M. Osman Rustom, ancien sous-directeur du Département des Antiquités. Ces plans prévoient l'érection d'un barrage de 183 m. de haut en arc de cercle autour des deux temples d'Abou-Simbel, avec une distance de 700 m. entre les deux points d'appui à la colline rocheuse. La largeur de cette digue sera de 300 m. et ses flancs en pente douce permettront aux touristes de se promener autour des temples et de les admirer sous tous les angles. Le coût de ce projet a été estimé par les experts internationaux à 50.250.000 dollars. Autour du temple de Philae, à

Assouan, un autre ensemble de digues en terre permettra la liaison de l'île Béga avec la rive droite du Nil et créera un lac artificiel de 102 m. de profondeur au milieu duquel le temple trônera. Le coût de ce projet est estimé à 4 millions de dollars environ.

Enfin, les experts ont recommandé le transfert des autres temples de Nubie notamment Abi Auda, orné d'images du Christ, Beit-el-Wali, Wadi-el-Sobouh (où se trouve un portrait de Saint-Pierre), El Batalima (les Ptolémées), Garf Hussein, ainsi que des églises et nécropoles chrétiennes de cette région.

La Conférence Générale de l'UNESCO approuva à l'unanimité en décembre 1959 l'ensemble de l'opération de sauvetage.

Depuis lors une activité fébrile a régné en attendant le lancement de l'appel. Plusieurs missions de journalistes et de représentants de la radio et de la télévision mondiale, délégués par l'UNESCO ont visité la région au cours du mois de février et mars.

Il est à espérer que grâce aux efforts de l'UNESCO, sous la direction du Dr Veronese, à ceux du Ministère de la Culture de la Province Sud de la R.A.U. qu'anime M. Saroit Okacha, comme à ceux des archéologues, architectes, et donateurs de tous les pays cette belle œuvre de solidarité dans le sauvetage d'une partie importante du patrimoine humain sera menée à bien.

On pourra légitimement dire alors que l'élan et l'enthousiasme de tous ceux qui y auront contribué auront réalisé une œuvre qui sera encore plus belle en leçons de coopération et de générosité humaines que les monuments mêmes qu'elle aura permis de sauver.

Alexandre Papadopoulo

LA BALANÇOIRE

Les cris des enfants ne gênaient pas ce jour-là Abdel Latif. C'était un jour comme les autres... et pourtant ! L'aube se levait sur le « Eid El Kebir », la grande fête de l'année. Cet évènement, il l'attendait depuis deux mois, faisant des comptes avec sa femme et supputant ce qu'il allait gagner.

Abdel Latif s'imaginait que ce jour viendrait subitement, qu'il s'étalerait largement et illuminerait sa vie. Or, quand il arriva, il fut étonné de constater que l'aube et ensuite les premières lueurs venaient doucement comme les autres jours de la semaine, suivant le rythme immuable de la balançoire qu'il lançait en l'air pleine d'enfants qui piaillaient et qui revenaient ensuite vers lui pour être lancés à nouveau. D'une poussée violente, Abdel Latif envoyait la balançoire au loin, tandis que de sa main gauche il tâtait les millièmes qui s'amas-saient dans sa poche. En les faisant résonner, il éprouvait un plaisir semblable à celui qu'il ressentait chaque matin en humant les premiè-

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des écrivains égyptiens les plus doués de la jeune génération, auteur de plusieurs recueils de contes. Celui-ci est tiré de son livre « Arkhas Layali » (Les nuits les moins coûteuses).

res fumées qui sortaient de sa « goza » ; dans cette fumée il ne voyait pas des millièmes, mais des rêves paradisiaques qui lui faisaient passer aisément les jours mornes.

Sa poche qui se remplissait d'argent lui rappelait les jours où il gagnait honorablement sa vie, alors qu'il était un des membres les plus estimés de la corporation des menuisiers. C'était pour devenir menuisier qu'il avait abandonné l'agriculture, et il avait enseigné à ses enfants l'art de tailler et d'assembler le bois.

Depuis lors ceux-ci étaient partis chacun de son côté.

Abdel Latif ne cherchait plus à se donner le change : le métier de menuisier dans le village ne nécessitait pas des travaux artistiques, et puis les microbes de la bilharziose s'étaient propagés jusqu'à sa vessie et son foie de sorte qu'il ne pouvait plus dominer ses nerfs. Abdel Latif était devenu tellement faible que les habitants du village l'avaient surnommé « l'assiette fêlée ». A part lui, il devait bien s'avouer qu'il était bien fêlé et qu'il ne valait plus rien. Le temps était lointain où il tenait d'une main musclée le marteau et qu'il était capable de déraciner un palmier. Il ne pouvait se comparer à Abou Khalil qui arrêta la « sakieh » de fer d'une main tandis qu'il lançait un rire sonore qui se répercutait dans le fer creux de la noria. Il était maintenant faible et mi-teux et les habitants du village n'avaient plus recours à lui pour leurs travaux, mais allaient vers les menuisiers mieux portants. Abandonnant les travaux qui nécessitaient un effort, il se contentait de réparer les portes et les meubles.

Ces maigres besognes lui donnaient tout juste de quoi acheter tous les mardis un rotoli de viande pour nourrir sa femme et ses petits enfants. Il achetait également parfois une natte pour dormir, et puis il pouvait ajouter, tous les six mois, un morceau de bois qu'il clouait pour empêcher la pluie et le froid de pénétrer dans sa demeure par le toit qui croûlait. Mais cela n'était pas suffisant, il ne pouvait se payer un morceau de douceur pour lui et sa femme, pour sa fille un morceau d'orange, ou pour son fils... Maudit soit-il, ce fils ! C'était un nain difforme à qui la « hagga » Sabah qui l'avait fait venir au monde, avait prédit qu'il serait un jour son bras droit et sa force. Or, il avait poussé tordu, frêle et jaune. « C'est ainsi Mohamed, que je ne verrai pas un jour de bonheur avec toi ». Il répétait tout le jour ces paroles. Il fondait beaucoup d'espairs sur son fils, mais c'était hélas ! une bouche inutile. Il ne lui avait appris à tenir les tenailles pour arracher un clou qu'après lui avoir fait plus d'une bosse sur la tête et l'avoir jeté plusieurs fois dans le canal. Et avec ça, le malheureux n'arrivait pas encore à donner quelque chose de bon.

Abdel Latif, tandis qu'il travaillait sans envie, était observé par sa jeune femme qui le regardait sous ses longs cils, la tête enturbannée d'une écharpe rouge, ses cheveux ondulés et noirs apparaissant sous le fichu, tandis qu'elle tendait sa jambe blanche et son pied qu'elle avait frottés à la pierre ponce. Lorsqu'il la voyait il se demandait si le sourire de sa femme était un sourire d'ironie ou de sympathie. Il la regardait alors avec inquiétude et lui disait :

« Oh Nabaouéya ! tu me tueras un jour. » Le soir venu, se trouvant chez l'épicier, il demandait : « Donne-moi donc un morceau de hachich et demain je te paierai ! »

*
**

Enfin le jour de la fête arriva, et Abdel Latif se sentit satisfait de sa personne au réveil, après s'être regardé au miroir de la vieille armoire ; il vit ses fines moustaches tombantes et son teint jaunâtre avec la barbe bien rasée chez osta Abdel Samih la veille, qui lui avait pourtant tailladé légèrement la peau. Enfin, c'était jour de fête, et Abdel Latif ne songeait plus à sa faiblesse et à son blessant surnom d'assiette fêlée.

Il en oubliait tous ses ennuis pour ne penser qu'à la balançoire qu'il venait de dresser pour la fête. Il se voyait déjà debout près d'elle, la barbe bien rasée et portant sa galabieh blanche encore neuve, bien que datant de trois ans. Seuls les millièmes qui allaient remplir ses poches comptaient. Il y avait bien une autre balançoire qui appartenait à Gouda, un géant noir, qui faisait peur aux enfants, mais ceux-ci préféraient celle d'Abdel Latif qui les poussait doucement dans les airs et ne leur inspirait aucune crainte. Cela ne pouvait que lui faire plaisir, et il était fier de réussir, ne fussent que quelques heures par an ; il était heureux de voir les enfants l'entourer en criant et s'accrochant à sa galabieh et lui disant : « Par le Prophète, oncle Abdel Latif, laissez-moi passer le premier ! » Il les rabrouait alors doucement en criant bien fort pour faire entendre sa voix au loin. Il était tellement

joyeux à cet instant qu'il avait envie de chanter à tue-tête afin que Gouda, son concurrent malchanceux, puisse se rendre compte de sa joie. Il chantait, et faisait répondre les enfants à qui il donnait quelques tours en plus, gratuitement, et tout cela pour faire crever d'envie le géant Gouda...

Parmi les enfants qui étaient venus à lui, il s'en trouvaient qui voyaient pour la première fois une balançoire...

Or, voici que soudain un grand cri perça l'air, et la vieille balançoire d'Abdel Latif s'écroula avec les enfants qu'elle portait, sur la tête de Salem, le fils de l'Omdeh ⁽¹⁾ qui regardait béatement depuis un moment les évolutions de la machine. Salem tomba à terre tandis que le sang coulait de sa tête fendue. « Il est mort, le fils de l'Omdeh est mort, tu es perdu Abdel Latif! » se lamentait le pauvre homme en se frappant la face. Il eut été suffisant pour perdre Abdel Latif qu'il eût insulté un jour le fils de l'Omdeh, ou bien qu'il ne se fût pas levé respectueusement à son approche... qu'arriverait-il alors, maintenant que le fils de l'Omdeh avait la tête fêlée par sa faute?!

Lorsqu'on le traîna au « Markaz » pour être interrogé, il tremblait tout entier, sachant bien que ses jours étaient comptés. Après un long interrogatoire, il fut jeté dans une cellule sombre non sans avoir été roué de coups auparavant, au point qu'il souhaitait mourir plutôt que de survivre à cette honte. Sur les dalles froides de la cellule, le malheureux perdit connaissance. D'ailleurs, Abdel Latif ne séjourna

(1) Maire de village.

pas longtemps en prison... il y rendit rapidement le dernier soupir.

On raconte, qu'avant de mourir, il avait dit : « Que Dieu t'assiste, ô Mohammed mon fils, pour que tu puisses prendre la direction de la famille. »

Mais la bénédiction ne profita pas à Mohammed, mais plutôt à sa maladie. Son ventre s'enfla, rempli d'eau, et les camarades le surnommèrent : « Mohammed le zir ». Le poids de son ventre le forçait à demeurer souvent chez lui étendu sur son lit, laissant les charrues et les pioches, s'accumuler derrière la porte de la demeure familiale, tandis que les gens venaient les reprendre après l'avoir engueulé pour leur avoir fait perdre tant de jours. Étendu sur son lit, le pauvre Mohammed se demandait comment la famille faisait pour trouver l'argent nécessaire pour les nourrir tous. La réponse n'intéressait personne d'autre que la famille, mais cette affaire intriguait pourtant les voisins et tous les habitants du village. Des nuits entières se passaient à discuter dans les cafés pour savoir d'où pouvait bien venir cet argent. Et tandis que les conversations allaient leur train, le moallem Ahmed El Wabar qui était assis au milieu de ces groupes, portant sur la tête un turban de soie et aux pieds des chaussures en cuir luisant, ne prononçait pas un mot. Il était connu pour être un grand amateur de femmes, et avait toujours dans sa poche une boîte pleine de hachich de bonne qualité, coupé finement. Près du hachich se trouvait un morceau d'ambre et son portefeuille gonflé d'argent. Le pauvre Abdel Latif était mort d'ailleurs en laissant une petite

dette auprès d'Ahmed. Cette dette permettait au moallem Ahmed de se faire ouvrir la porte de Nabaouéïa qui le recevait avec un large sourire. Étendu sur le fourneau pour se réchauffer, le fils de Nabaouéïa se demandait à part lui d'où était venu le beau châle rouge de sa mère, et le kohl qui soulignait ses beaux yeux. Tout cela se passait tandis que son pauvre père n'était pas mort depuis deux mois. Mais il ne cherchait pas trop à approfondir ce mystère, son ventre qui enflait de plus en plus le préoccupait trop, et il était bien trop reconnaissant à sa mère qui lui apportait une tasse de thé chaud en lui disant avec douceur : « Prends, mon petit, pour guérir bien vite. »

Un jour qu'elle venait de placer son fils sur le fourneau afin que ses os se réchauffent et que l'eau qu'il portait dans son ventre séchât, il lui demanda d'une voix très faible : « Pourquoi donc, maman, le moallem Ahmed vient-il si souvent chez nous ? ».

Les joues de sa mère rougirent et elle sourit en montrant ses belles dents blanches : « Tu ne t'en doutes donc pas, mon fils ? ». Il répondit avec naïveté : « Non ! par le Prophète. »

Elle désigna alors la chambre de sa fille de la main, et lui dit avec un sourire entendu ; « Il a demandé ta sœur en mariage. »

Les os du pauvre Mohammed se refroidirent, et tranquilisé, il crut aussitôt ces paroles. Il n'avait plus d'inconvénient à ce qu'Ahmed dorme même chez eux, puisqu'il avait récité la « fatha » à l'intention de sa sœur.

Mohammed dormait du matin au soir ; qu'avait-il de mieux à faire ? Les jours se passaient ainsi bien mornes pour lui. Il se rendait

compte que l'aube avait pointé quand il voyait sa sœur commencer à faire le ménage, et ensuite sa mère lui apporter son thé chaud, et sa sœur lui servir le déjeuner, et enfin le moallem Ahmed lui donner une piastre pour acheter de la « halawa ».

Malgré son état, Mohammed se rendait compte qu'une concurrence s'était établie entre sa mère et sa sœur. Chacune cherchait à paraître plus belle que l'autre. Elles frottaient leurs talons, se coiffaient avec du cosmétique et se pinçaient les joues pour les faire rougir à l'arrivée du beau moallem Ahmed. Lorsqu'il était là, elles rivalisaient de zèle pour le servir chacune à son tour de leur mieux.

Un matin, après avoir mangé du lait caillé pour le petit déjeuner, Mohammed fut pris de vomissements tels qu'il s'évanouit. Ce jour-là, un grand nombre de personnes vinrent à la maison en visite. Et jusqu'à minuit les gens passaient dans la maison d'Abdel Latif, et le moallem Ahmed offrait à chacun une pincée d'opium dans du thé et une « goza » pleine de hachich. Le matin, il fut décidé que Mohammed devait être envoyé chez le médecin du chef-lieu. Aussi, Nabaouéïa frappa-t-elle aux portes des voisins pour emprunter un âne pour transporter son enfant malade. Mais personne ne voulut lui en prêter. Il fallut attendre que le moallem Ahmed vin pour obtenir un baudet.

A l'hôpital, le médecin ausculta Mohammed. Enfin, une livre glissée dans sa main le convainquit de garder l'enfant. Là, le pauvre Mohammed fut coupé du monde, et il n'eut plus de nouvelles de sa mère et de sa sœur.

*
**

Les discussions allaient leur train dans les maisons froides en hiver. On parlait du sucre qui n'avait plus été distribué, des semences de blé qui avaient pourri, et on en venait enfin au mariage de la fille d'Abdel Latif avec le moallem Ahmed. On ajoutait infailliblement quelques impressions sur les cheveux ondulés de sa mère, ses chaussures à talons et le « chewing gum » qui claquait entre ses dents blanches. On parlait aussi de l'intelligence du moallem Ahmed et de son habileté à se débrouiller toujours... Personne ne s'entendait sur les autres points, mais en fin de compte on n'était jamais d'accord pour affirmer si le beau moallem Ahmed avait opté pour la mère ou pour la fille.

Et les suppositions allaient et venaient, rappelant l'histoire de la balançoire que le pauvre Abdel Latif avait dressée le jour de la fête... quant au beau moallem Ahmed, lui, allait et venait, sans se décider pour la mère ou sa fille.

Youssef Idriss

traduction française

de Gabriel Boctor.

NOCES DE LA TERRE ET DE L'EAU

Les inspecteurs avaient tenu parole. J'avais poussé mes persiennes sur un abîme fumeux. La toile métallique était emperlée de gouttelettes rondes et scintillantes. A travers les effilochures que faisait le soleil dans cette brume blanche, un pinceau invisible avivait de tons verts les champs hier labourés d'osta Abdou et du « pied bot ». C'était frais. C'était neuf. Mais l'eau avait déjà disparu. A peine restait-il quelques rares miroitements qui se durcissaient et s'éteignaient. Le sacrement était consommé.

A la lisière de la culture directe deux jeunes fellahs plantés sur leurs mollets d'échassiers, paumes ouvertes, s'apprêtaient à régler le rude jeu des épousailles. J'avais dressé l'oreille. Ah ! c'était autre chose que les intolérables bégaiements de cette ferraille du jardin qui avait besoin de s'y reprendre à dix fois pour nous envoyer quelques jarres d'eau dans le réservoir de la maison, à moins de cent pas de distance. Rappelez-vous ce que disait Manuélian : mille bouteilles de coca-cola à la seconde, quatre cent-vingt litres, trois feddans à l'heure, trente paires de bœufs ! Un pouls régulier, net, élégant. Celui de la course de fond. La pompe Sulzer était au travail.

L'eau dérivait de l'est et frôlait sans s'y at-

tarder le lopin de Sayed le cuisinier, faible bastion dont elle aurait tout loisir de s'occuper un peu plus tard et qui, d'ailleurs, tomberait de lui-même. Délibérément, elle investissait la place principale, c'est-à-dire cette vaste parcelle inclinant jusqu'à ma fenêtre son mystérieux quadrillage, retranchée derrière une enceinte, où les deux fellahs se tenaient en garde.

Lentement, sa masse miroitante glissait le long de la ligne de crête dont elle faisait sa parallèle de départ, à la recherche de quelque fissure où se ruer dans une étreinte ravageuse. Il lui aurait suffi pour réussir de gagner en hauteur un centimètre ou deux.

La pompe faisait toujours entendre son même battement désinvolte. Elle envoyait toujours avec la même aisance ses quatre cent-vingt litres à la seconde. L'inspecteur à la grande tête n'avait point lésiné. Cependant, incapable de se soulever davantage, malgré elle, la nappe virait d'un glissement imperceptible jusqu'à l'angle où elle avait trouvé enfin issue dans le large fossé en équerre de la bordure méridionale. Alors nos éphèbes, resserrant le nœud de leur caleçon de toile, assurant leur calotte de feutre, avaient pris leur course.

Il n'était plus question de s'en tenir à quelques touches d'aquarelle, pures, rafraîchissantes. C'était le gigantesque saurien à reflets d'argile d'avant le temps de la Genèse qui venait d'apparaître et se coulait d'un long et puissant mouvement onduleux, sans hâte, sans hésitation non plus. Mais il avait beau dévaler des hauteurs de la préhistoire avec les airs menaçants que prennent, dans notre imagination, les monstres de cette fabuleuse époque, je crois bien qu'il

n'effrayait plus que moi, qu'il était vaincu d'avance.

Par le ventre hélas vulnérable sur lequel il rampait, l'imprudent, la terre se saisissait de lui au passage et suçait, et aspirait, avec quelle avidité forcenée, le sang épais, le suc nourricier. C'étaient des épousailles monstrueuses qui allaient se poursuivre dans une atmosphère d'ivresse éperdue, où mâle et femelle se vautraient et s'emmêlaient si étroitement que le regard ne s'y reconnaissait plus.

Nos deux paysans, eux, étaient déjà en train de patauger au plus lourd de ce jus rougeâtre infesté de parasites qui s'infiltreraient dans leur organisme pour ruiner leur santé, les mettraient dans la tombe avant l'heure. Ils y enfonçaient leurs grêles échasses jusqu'aux genoux, pour gagner le monstre de vitesse, l'emprisonner, le retenir, l'épuiser dans l'ingénieux réseau de rigoles et de digues mis en place par le virtuose de l'ezbeh triangulaire.

Ce n'était pas sans effort qu'ils arrachaient à cette glue leurs talons. D'abord barrer la route à ce déferlement obstiné. (La pompe cognait toujours). Et puis, ouvrir une vanne. L'un après l'autre, les carrés que délimitaient de brefs rebords allaient recevoir la visite fécondatrice. Sous la nappe liquide les mains cherchaient à obturer une brèche, renforcer une paroi. De somptueux miroirs vermeils s'allumaient de proche en proche, éclairant, multipliant cette joute amoureuse de forces élémentaires, cette vorace et confuse mêlée, cette implacable orgie de succion et d'engloutissement.

Alertés par je ne sais quel signe mystérieux, venus de très loin, peut-être bien de l'arbre qui

leur servait de refuge nocturne en face de ma maison du Caire, au bord du fleuve, les hérons garde-bœufs, qu'il m'arrivait parfois d'anoblir en leur donnant le nom d'ibis, et qu'Abdel Razzek appelait si pittoresquement les abou-gerdanes, ces hérons s'abattaient sur ces miroirs en une palpitante frange neigeuse et ajoutaient leur note infiniment poétique au drame.

Mais non, ils n'étaient point là pour prendre des poses. Les voilà qui se tenaient non pas dans l'eau mais sur quelque légère éminence, raides, attentifs, rengorgés. Tout à coup leurs échasses se mettaient en mouvement, et leur long cou allait et venait comme un ressort et puis, ploc, décochait un bec effilé. Il s'agissait avant tout de manger.

Un vaste milan planeur, un épervier au profil aérodynamique, viraient sur l'aile et descendaient de l'azur pour voir, eux aussi, de quoi il retournait. Milan, épervier, ce n'étaient point gens de la confrérie. Les abou-gerdanes prudemment se retiraient pas très loin, aux cimes des roseaux qui bordaient la route, bientôt revenaient, les deux pattes en avant pour atterrir.

Il y eut aussi un guêpier aux ailes d'émeraude et de feu, qu'une détente intérieure propulsait comme une flèche, et qui, du même coup, avait déclassé notre corps de ballet campagnard, corneilles à manteau jouant les notables, martins-pêcheurs, pourtant pleins d'éclairs métallique, pigeons et tourterelles dont les sanglots d'amour faisaient le perpétuel fond sonore du domaine des Fauconnières, si cher à mon cœur.

L'oiseau merveilleux se tenait à l'extrême pointe de la branche la plus ténue, la plus flexible, entre ciel et terre, impondérable, dans son

étroit corselet vert amande de danseur aérien, jabot blanc et orangé, coiffe gris-perle, avec un rien d'afféterie dans sa façon d'entr'ouvrir le bec pour ne boire qu'un souffle de l'immense espace. D'un coup d'aile il s'éloignait, planait, se mettait à croiser à basse altitude, laissait voir alors un surprenant arc-en-ciel de pierres, revenait se poser sur l'arbre avec sa même grâce d'almée palpitante. Et lorsqu'il avait disparu pour de bon, dans son sillage avait longtemps flotté comme une résille où se prenaient encore de rougeoyants reflets d'aurore.

Avais-je bien assisté aux noces des dieux que l'Égypte, au fond des âges, révérait, qui lui rendaient l'univers intelligible et qu'elle semble aujourd'hui impuissante à faire revivre pour moi, malgré sa longue mémoire?

Devant la représentation des divinités solaires, devant Osiris, Isis et Horus, devant les divinités animales, le taureau Hâpi, la vache Hathor, et ces personnages à la tête de faucon, de bélier, de chacal, je me sens presque toujours mal à l'aise. Comme si l'homme, contemporain de ces divinités, dont je suis séparé par tant de millénaires, avait été fait d'une autre substance, comme si ma structure mentale n'était pas comparable à la sienne.

Cependant la barque solaire continue de naviguer dans l'espace. Il me suffit de regarder autour de moi. Le taureau et le bœuf, et le faucon, et l'ibis, et le bélier sont toujours les compagnons du fellah. Le serpent ou le crocodile, je vous jure que je les ai vus ramper dans les champs irrigués des Fauconnières, le temps d'un éclair. Et sur cette immense plaine où se renouvelle, jour après jour, la communion inti-

me de la terre, de l'eau, du soleil, des dieux et des hommes, le fellah, osta Abdou lui-même, m'apparaît à travers la plus forte épaisseur de siècles, ayant à peine soulevé son manteau limoneux, participant toujours à la même vie élémentaire.

L'Égypte n'est point à mon regard le désert ni la tente du nomade. Ce n'est pas non plus la montagne. Ni même la mer et le marin. Arraché aux flancs abyssins, et apporté jusqu'ici par un dieu, le dieu Nil, le limon noir a fixé définitivement, me semble-t-il, le destin, la vocation de l'Égypte. Il va faire croître une fois de plus, avec quelle force miraculeuse, en quatre mois, des forêts touffues de maïs sur les parcelles disponibles. La grandeur de l'Égypte reste pour moi une incomparable grandeur rurale.

Certes avec la T. Model, les quatre tracteurs américains, la pompe Sulzer, la vieille théogonie est battue en brèche, et, pour émerger à son tour dans le monde d'aujourd'hui, qui est celui de la technique, des machines et du pétrole, l'Égypte ne pourra faire autrement que de se moderniser en sacrifiant aux divinités nouvelles. Son devoir sera de chausser ses pieds nus de bottes d'égyptien pour se prémunir contre la bilharzia. Mais, dans mon cœur, je la supplie de ne point oublier les vertes divinités qui ont fait d'elle la matrice du monde.

Par toutes les pistes du domaine les paysans revenaient lentement vers leurs ezbehs dans l'habituel poudroisement crépusculaire. Entre le daouar et l'aiguade, en groupes de trois ou quatre, défilaient les hiératiques porteuses d'amphores. Une gamine poursuivait de son branchage une chèvre apeurée au passage de

l'antique char branlant de l'oncle Youssef. J'étais rendu au rythme essentiel et vital de la campagne.

Allongés sous ma fenêtre, mes deux jeunes fellahs de tout à l'heure, devisaient à voix basse, un mot par ci un mot par là, leur tâche finie. Ils paraissaient se désintéresser totalement des somptueux vitraux multicolores qui éclairaient la parcelle sans couture de quatre feddans, sourds au martèlement de la pompe qui continuait à déverser avec une indifférence mécanique quatre cent-vingt litres d'eau rouge à la seconde. J'avais alors vu l'un d'eux tourner la tête à droite et à gauche comme fait un guetteur pour surveiller les alentours, avant de s'en aller en courbant l'échine vers le potager. De la main il retroussait des masses feuillues, furetait, se penchait davantage. Puis il avait rejoint son compagnon avec une énorme aubergine violette dont la peau était encore humide. Il y mordit à pleines dents. Lui aussi devait manger. Il mangeait.

Fernand Leprette

LES CORNEILLES

Je me déplaçais avec une singulière aisance tel une gazelle prête à s'élancer, un oiseau prenant son vol, ou le vent soufflant sans effort. Je regardais autour de moi et je ne voyais absolument rien : le vide, tout simplement le vide, ni point de repaire, ni trace de quoi que ce soit. Mes pieds ne reposaient pas sur le sol ; j'étais suspendu dans l'atmosphère informe qui m'enveloppait, maintenu dans l'espace par je ne sais quelle force. Un simple mouvement de mes bras me permettait de me diriger ici ou là comme je le voulais. Je planais sans effort, et cette légèreté me remplissait de l'ivresse que doit ressentir tout être capable de voltiger dans l'impondérable à son gré.

Mais j'avais soudain aperçu au loin un paysage flou, le vague tracé d'une masse imprécise noyée dans le brouillard. Je m'en étais approché et il m'avait semblé que ce pouvait bien être une de ces constructions sans prétention que le voyageur, fatigué par le trajet à travers le désert, découvre soudain sur sa route avec sou-

N.D.L.R. — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

lage ment. Cela m'avait rappelé le chalet-étape sur la route désertique du Caire à Alexandrie.

Finalement j'y étais arrivé. C'était une bâtisse qu'on aurait prise volontiers pour une caserne à l'usage des gardiens de l'ordre ou l'avant-poste d'une entreprise quelconque. J'avais alors remarqué une plaque de cuivre à même la porte, et quelle n'avait été ma stupéfaction lorsque j'y avais lu : « Agence Céleste des Problèmes Féminins ».

« Mais alors ? Je suis bel et bien au Ciel », m'étais-je exclamé. Inutile de vous cacher que j'en avais eu grand'peur, car c'est à cet instant précis que j'avais eu la certitude d'être mort. Pour arriver au ciel, il avait bien fallu passer par là ; vous en auriez dit autant. Quel malheur d'en être arrivé où j'étais, et à la fleur de l'âge ! Adieu tous les beaux rêves et tous les grands projets ! C'était tout de même extraordinaire ; comment avais-je pu passer de vie à trépas sans rien sentir ? Au fond, à supposer que j'étais vraiment dans l'au-delà, pourquoi aurais-je eu peur de la mort ? N'étais-je pas le même, tel que j'étais : moi, toujours moi, dans mes plus petits détails ? Bien mieux, rien ne pouvait faire supposer que j'avais trépassé sauf le fait que je me trouvais au ciel. Était-il donc possible que je me fusse faufilé dans le ciel par inadvertance ? « Dans ce cas », avais-je conclu, « il y a de grandes chances que je sois encore en vie ».

Mais à quoi aurait servi de me tourmenter de la sorte ? Mort ou vivant, cela m'empêchait-il de faire un tour au ciel ? Je pouvais peut-être y trouver des choses fort intéressantes, y découvrir des secrets et la clé d'un tas de mystères

qui m'avaient toujours intrigué. Quelle aubaine que je sois tombé justement sur ce lieu où l'on traitait de questions féminines ! Ah, les femmes, elles avaient été pour moi la source de toutes les joies lorsque j'étais encore « en vie » — ou aurais-je dû dire plutôt : « sur terre » — car je ne savais au juste si je faisais encore partie des vivants ou si j'avais tourné de l'œil pour tout de bon.

Je n'avais pas longtemps tergiversé, je m'étais engouffré résolument à l'intérieur de l'édifice de plein pied. Nul ne m'avait barré le chemin ; personne ne semblait avoir remarqué ma présence. Ils étaient tous occupés à leurs travaux et rien ne les différenciait des humains si ce n'étaient deux ailes collées à leur dos. En face de moi il y avait une vaste pièce : le bureau du grand chef, pensai-je, l'agent céleste des problèmes féminins. J'avais décidé de commencer ma visite par une entrevue avec ce chef pour lui demander la permission de faire la tournée de son domaine. Je n'avais aucun doute qu'il m'agrèerait, ne fut-ce qu'en ma qualité d'étranger, de terrien.

J'avais donc pénétré dans cette pièce. J'y avais trouvé un homme appuyant ses ailes contre un bureau immense — car cet être était ailé. Il avait l'air courroucé ; la colère se lisait dans son regard féroce. Devant lui, un quidam prostré et contrit, baissait la tête sans mot dire. Ni l'un, ni l'autre ne semblait s'être rendu compte de ma présence ; j'étais apparemment une chose négligeable, sans aucune importance. Je m'étais assis pour mieux les observer, brûlant d'envie de connaître la cause de cette fureur contenue.

Un soupir profond et fort violent avait secoué le chef — le directeur, si vous voulez qu'on l'appelle ainsi —, et il avait lancé à l'autre d'un ton plein d'amertume :

— Non, une fois pour toutes : non. Qu'elles en chargent un autre. Je n'en peux plus... c'est trop... c'est beaucoup trop. Depuis le début de la création je n'ai pu goûter un moment de repos.

Elles n'en finissent pas avec leurs gérémiades et leurs tracasseries. Elles sont agaçantes ; que ne me laissent-elles en paix ? Je n'ai jamais connu créatures plus irritantes, plus énervantes.

L'agent général céleste était au comble de la colère ; il en suffoquait. L'autre — c'était probablement un surveillant — ne bronchait pas. Après un long et pénible silence, il s'était enhardi et était parvenu à poser une question :

— Et maintenant, que devons-nous faire ?

— Rien, absolument rien. Laisse-les crier et chahuter. Nous nous boucherons les oreilles. Elles ont l'air de considérer leur bavardage comme une plaisanterie spirituelle ou une amusante frivolité. Elles tiennent à singer en tout les hommes. Elles ignorent pourquoi elles ont été créées, quel doit être leur rôle dans la vie. Dieu seul sait ce qu'il adviendrait des lois et des règles de la nature si elles ne cessaient leurs réclamations stupides. A-t-on donc oublié le fond de l'histoire ? Lorsque d'une côte d'Adam Dieu créa Ève — tout au début —, il était entendu qu'en conséquence elle deviendrait une annexe ou un complément de l'homme, qu'elle vivrait pour l'aider. Elle fut créée sous une forme lui permettant de jouer son rôle, celui pour lequel elle était destinée : procréer et élever sa

progéniture, s'occuper convenablement du logis où, après son dur labeur, Adam devait venir se reposer. C'était cela qu'on attendait d'Ève lorsque la Providence avait jugé bon de lui donner le jour. C'est en prévision des fonctions qu'elle était sensée remplir que son corps fut moulé tel qu'il est, que ses membres — tendres, souples, pétrissables — furent ainsi façonnés, que sa poitrine fut — à dessein — conçue protubérante, ses hanches saillantes et arrondies. Nous étions loin de prévoir alors qu'elle deviendrait une créature à ce point fatigante. Elle a complètement oublié ses attributions, et — sans nulle cause ni raison —, elle réclame l'égalité avec l'homme. Mais qui donc a jamais dit qu'elle était de moindre importance que l'homme pour qu'elle vienne aujourd'hui demander d'être son égale ? Lui, c'est une chose ; elle, une autre. Il a sa charge ; elle, la sienne. Il n'y a en cela aucune sorte d'opposition ; c'est au contraire une étroite collaboration qu'on avait prévue. Chacun d'eux avait été créé avec les attributs les mieux adaptés au rôle qu'il devait jouer. Pourquoi donc présumer qu'on avait voulu avantager l'un au détriment de l'autre ? C'est inouï ! Ne serait-on pas en droit de s'étonner si l'homme demandait qu'on le mît sur le même pied que la femme, s'il réclamait des traits semblables aux siens, s'il enviait la finesse de ses attaches et le velouté de sa peau, s'il exigeait d'elle la protection qu'elle-même attend et obtient de lui ? Non... non, il ne faut pas céder ; il faut mettre un terme à cet abus si nous ne voulons pas que le monde tourne à l'envers. C'est moi le responsable de tous ces problèmes féminins ; je saurai comment m'y prendre.

Sur ce, l'homme avait frappé son bureau de ses deux ailes, si violemment que papiers et registres s'étaient éparpillés. Furieux, il manifestait à grand bruit son mécontentement. Son assistant, bouleversé, osa quand même émettre une opinion :

— Je dois dire que la question a pris une tournure sérieuse. Je ne vois nulle autre solution que de leur accorder ce qu'elles demandent. D'ailleurs, c'est l'homme lui-même qui proclame la nécessité de cette égalité.

Surpris par ces propos, l'agent du ciel avait fixé son assistant d'un air réprobateur :

— Tu dis que l'homme lui-même proclame... Mais de qui veux-tu parler ? Est-ce de ces écrivains et de ces orateurs qui ont trouvé dans pareils sujets une riche matière de nature à les engraisser par le truchement de leur plume et de leur langue ? Mais laisse donc ces gens ; ce sont des professionnels : les uns lancent une idée et les autres la contredisent. Ne prête aucune attention à ce jeu puéril ; tu les verras bientôt quitter cette rengaine pour en entamer une autre.

Mais l'assistant de raccrocher :

— Écoute, patron ; c'est un avis personnel que je me hasarde à te donner. Je reviens à l'instant même de la terre. Il nous faudra être coulants. Calme-toi et envisage les choses telles qu'elles sont. Qu'elles prennent les droits qu'elles réclament ; ce n'est — crois-moi — qu'une question de pure forme. Accorde-leur ce qu'elles demandent et débarrasse-toi de leur bavardage, de leurs cris et de leurs slogans stéréotypés et répétés à longueur de journée. En ce faisant tu ne changeras rien à quoi que ce soit, je te le

certifie; c'est tout simplement question d'offre et de demande.

— Offre et demande? Qu'est-ce qui peut bien, dans les mélis-mélos qui nous harrassent, être assujéti à la loi de l'offre et de la demande?

— Les femmes.

— Je ne comprends pas.

— Je veux dire l'offre de leur talent et de leur capacité par rapport au volume et à la qualité des travaux à accomplir. Elles s'époumonent à réclamer ce qu'elles appellent leurs droits, oubliant que ce sont la complexité de la vie moderne et la rapide évolution de notre façon de vivre qui sont en jeu. Leurs facultés et leurs aptitudes ont elles aussi évolué; accordons-leur donc l'égalité avec l'homme. Elles n'en prendront avantage que dans la mesure où les circonstances de la vie de chaque jour rendront possible leur intervention. Elles ne s'aventureront jamais dans des chemins où un effort au-dessus de leurs forces serait requis.

— Je ne comprends pas davantage.

— Je veux dire que dans telle circonstance de la vie où il sera possible pour elles de se faufiler auprès de l'homme pour pouvoir clamer qu'elles ont participé à un effort commun, elles seront sur la brèche, prêtes à intervenir autant que leurs moyens le leur permettront. Tu dois te rappeler sans doute de quelle façon les femmes se sont rendues jadis utiles lors de la première bataille de l'histoire de l'Islam. La lutte semblait pencher vers la défaite des Croyants dont les guerriers commençaient à flancher. C'est alors que les femmes et les enfants avaient été postés à l'arrière des troupes fidèles, et au moindre signe de recul de leur part,

femmes et enfants leur envoyaient une volée de pierres et de coups de matraque. Et c'est ainsi qu'ils avaient pu vaincre. T'en souviens-tu ?

— Oui, je m'en souviens.

— Cela se passait il y a des centaines d'années. La femme était loin de songer, en ces temps lointains, à être l'égale de l'homme. Et durant la dernière guerre, la femme n'a-t-elle pas servi à boucher les trous faits dans les rangs des combattants ?

— Oui, en effet.

— Et lorsque par hasard l'une d'elles se fait remarquer par un don d'une nature spéciale, pouvons-nous l'empêcher de percer, de se joindre aux hommes pour le plus grand bien de l'humanité ?

— Non.

— Mais alors, qu'est-ce qui te tracasse aujourd'hui de la sorte ? C'est fort simple : si les besoins de la vie exigent l'effort des femmes, elles se présenteront pour agir. Si l'une d'elles se distingue de quelque façon que ce soit, rien ni personne ne pourra empêcher qu'elle ne se fasse remarquer.

— Pour ma part, je n'ai pas d'objection à cela ; ce que j'apprends c'est l'égalité sans discrimination, sans but, sans rime ni raison. Je crains surtout que cette égalisation ne fasse perdre à la femme tous ses attributs et tous ses atouts. Ne penses-tu pas qu'à la longue elles pourraient se trouver dépourvues de leur féminité originelle ?

— Ne crains rien de ce côté-là ; la femme est femme avant toute chose. Place la où tu voudras, elle ne perdra rien de ses caractéristiques distinctives. Fais en une reine couronnée

ou même un ange ailé, sa qualité de femme l'emportera toujours. C'est ancré, c'est enraciné en elle; elle n'acceptera jamais d'en être sevrée.

Le céleste personnage avait baissé la tête pour mieux se recueillir, puis il s'était redressé. Eureka! Il avait trouvé une issue; il en était tout réjoui:

— Ecoute, je tiens la solution; je viens de songer à un stratagème qui nous permettra de leur donner tous les droits politiques et autres avantages illusoire que détiennent les hommes tout en leur assignant une personnalité propre et bien définie. Par Allah, c'est une idée épataante qui résout toutes nos difficultés. Tu ne me demandes pas ce que c'est?... Eh bien, voilà. Nous créerons un troisième sexe.

— Un troisième sexe?... Je ne vois pas.

— C'est fort simple. Nous leur accorderons tous les droits et accepterons toutes leurs demandes. La femme votera, elle sera ministre, présidente du conseil et le reste, comme elle le voudra ou le pourra, en parfaite égalité avec l'homme, mais à une condition: il y aura des femmes comme toi et moi les connaissons, et il y aura un autre sexe, celui-là même qui aura acquis les mêmes droits que l'homme. D'une part, nous aurons des femmes avec les avantages qu'elles ont toujours eus et les buts pour lesquels elles ont été créées. Celles-là demeureront douces, gracieuses, aimables; elles seconderont l'homme, élèveront ses enfants, s'occuperont de son ménage, ni plus ni moins; elles appartiendront au sexe féminin à proprement parler, au « sexe faible », comme on dit. D'autre part, nous aurons un autre sexe, celui qui aura profité des prérogatives qui le placeront

aux commandes de l'État et du Pouvoir. Ce nouveau sexe, en tout point l'égal du sexe masculin, ne saurait avoir toutefois rien de commun avec la femme proprement dite. Il en perdra tous les caractères et tous les avantages : pas de mariage, pas d'enfants ; il devra se désister de la protection séculaire de l'homme. Ces êtres d'un nouveau genre, en devenant égaux aux hommes, sortiront du domaine réservé à la vraie femme. Qu'en penses-tu ?

A ces mots, l'assistant, bien que frappé d'étonnement par l'étrangeté de ce plan, n'avait pu qu'approuver, sans conviction ni enthousiasme. Tout résigné, il avait dit :

— Comme tu voudras.

— Alors, nous sommes d'accord... deux sexes, celui auquel appartient la femme, et l'autre...

Il s'était gratté la tête de la pointe de son aile ; il cherchait un nom en répétant :

— Le sexe... le sexe... Ah ! J'ai trouvé. Le sexe des Corneilles. Oui, c'est là le nom qu'il faut. La corneille c'est celle-là même qui a voulu forcer son talent mais s'en est retournée bredouille. Elle a voulu un jour imiter les oiseaux dans leur légèreté, leur vivacité, leur entrain, mais elle est restée gauche et ampoulée, et elle s'est rendue ridicule. Va, va tout de suite et exécute ce plan ; nos difficultés sont enfin aplanies.

Sur ce l'assistant avait disparu et le céleste chef était resté tout seul. Il semblait ne pas remarquer ma présence, puis je m'étais moi aussi retiré de la pièce. J'avais ensuite parcouru toute la maison mais je ne pouvais m'empêcher de penser au chambardement qui allait avoir lieu

sur terre. Comment les humains accueilleraient-ils ce nouveau régime? J'avais grande envie de me trouver tout de suite parmi eux pour ne pas manquer le spectacle de cette transformation. J'avais donc quitté la maison et en partant j'avais été surpris de constater la rapidité de l'exécution des volontés célestes: la plaque de la porte d'entrée portait déjà l'inscription: « Agence Céleste des Problèmes Cornéliens et Féminins ».

Et tout d'un coup, j'avais eu une sensation sur la nature de laquelle on ne se trompe pas: mon cœur chavirait comme si j'étais dans un ascenseur qui aurait rompu ses amarres. En un rien de temps je mettais pied à terre.

*
**

Le projet de l'agent général céleste commença à prendre naissance. Des femmes de tout acabit se jetèrent la tête la première dans la nouvelle aventure; elles voulurent devenir corneilles. Elles allaient enfin être les égales de l'homme, bénéficiaire de tous leurs droits. Tant pis si les avantages féminins seraient pour elles à jamais perdus; au diable les atouts du sexe faible. Le flot des candidates corneilles ne faisait que grossir.

Mais pourquoi celle-là hésite-t-elle? C'est pourtant la présidente du mouvement féministe; c'était elle la plus loquace, la plus tapageuse; c'était toujours elle la grande meneuse, toujours elle qui était à l'avant-garde de celles qui revendiquaient tel droit, puis tel autre. Et maintenant la voilà qui se dégonfle! Ah... que dit-elle? Elle dit qu'avec ce nouveau système il ne lui serait désormais plus permis d'épiler ses

sourcils. Non, alors ça elle n'en veut pas ! Elle laisse tout tomber pour conserver ce droit sacrosaint de la femme : le droit de s'épiler les sourcils pour en modifier la courbe à son gré. Et voilà ; celle qu'on considérait comme l'inspiratrice des revendications féminines préfère maintenant à tous ces dignes principes le droit de dessiner ses sourcils comme elle l'entend. Bravo tout de même pour la Présidente, et encore bravo pour ces sourcils.

Du jour au lendemain, le parlement leur ouvrit toutes grandes ses portes ; les fauteuils ministériels leur étaient accessibles ; tout les sièges haut placés étaient à leur portée. Les nouvelles corneilles ne tardèrent d'ailleurs pas à en occuper le plus grand nombre possible. L'on pourrait penser qu'il y en eut beaucoup. Détrompez-vous, leur nombre ne fut pas imposant. N'arrivèrent que celles qui eurent suffisamment de dons, de toupet, d'astuce, de patience ou de chance. Pour le reste des femmes devenues corneilles, celles qui avaient brigué l'égalité et qui pouvaient maintenant bénéficier de tous les droits, elles eurent maintes tribulations et maints revers. Une lutte s'engagea en effet entre elles et les hommes. Les occasions de travail se présentaient aux deux clans ; il fallait peser le pour et le contre. Dans certains cas — fort peu nombreux d'ailleurs — les corneilles l'emportèrent, mais — en général — on engagea beaucoup plus d'hommes. Les corneilles durent livrer bataille sur tous les fronts. Elles frappèrent à chaque porte, exigèrent d'être traitées sur le même pied que les hommes sans distinction aucune.

Les jours passèrent, et voilà que les diffé-

rences entre les corneilles et les femmes ne cessaient de s'accroître : leurs traits, leurs marques distinctives n'étaient plus les mêmes. Les corneilles étaient absorbées par leurs activités nouvelles, trépidantes, fiévreuses, hallucinantes ; elles étaient plongées dans les divers travaux, luttant s'esquintant, se bagarrant. La vraie femme, elle, demeurait dans son intérieur, satisfaite de la compagnie de ses enfants.

Le temps ne tarda pas à accomplir son œuvre ; les lignes, les contours, les traits des corneilles privées de féminité, commençaient à s'amenuiser. C'en était trop ! Voyez donc ces poitrines devenues plates, et pour comble de malheur : défense de recourir au subterfuge que leur fournissait jadis l'industrie du caoutchouc sous forme de soutiens-gorge appropriés. Chez d'autres, la poitrine s'affaissa lamentablement et, bedonnantes comme le sont certains hommes d'affaires, elles ne pouvaient plus freiner cet embonpoint ni soutenir leur bedaine et leurs hanches devenues flasques et pendouillantes car le corset et la gaine leur étaient défendus.

Certaines se virent pousser barbe, moustaches et sourcils épais. Leurs mains et leurs jambes devinrent poilues. Où était le beau temps où l'on s'épilait à la « halawa » et à la pince ? On sentait toujours bon jadis, mais aujourd'hui hélas, plus de parfum. Il ne fallait même plus y penser ; les corneilles devaient lutter, travailler, courir, transpirer, voilà qui n'est pas fait pour flatter l'odorat.

Les regards doux et langoureux, les yeux tantôt souriants tantôt moqueurs, fini tout cela ; ce charme que les poètes ont tant chanté

n'existait plus... sans « kohl », sans rimel, sans maquillage, sans cils artificiels...

Les corneilles durent se frayer un chemin dans la vie en jouant des coudes, comptant uniquement sur la force de leurs biceps et sur rien d'autre. C'était dans le temps le moindre de leurs soucis ; pour atteindre leur but, elles avaient ce don inné qui leur permettait de recourir à des artifices d'une nature tout autre. Mais maintenant, en tant que corneilles, elles n'avaient plus cet ascendant sur l'homme ; il ne pouvait plus être pour elles une source dont elle tiraient des richesses, comme par le passé.

Les jours s'écoulaient donc, et le nouveau sexe commençait à grogner et à geindre. Que lui avait rapporté l'action, l'initiative, la liberté, l'égalité avec l'homme ? Et des tuiles ne tardèrent pas à tomber dru. La chronique des faits divers en témoignait : des infractions étranges en vérité. On y lisait :

« Le tribunal de première instance a condamné la corneille Sania Abdel Kader, portefaix à la gare du Caire, à trois mois de prison pour flagrant délit d'usage de faux seins. »

« Le parquet a demandé la levée de l'immunité parlementaire de la corneille Zakia Ibrahim, député, avec autorisation de perquisitionner son domicile afin de vérifier l'exactitude des accusations portées contre elle pour stockage d'une quantité de vernis à ongles et de rouge à lèvres. »

« La corneille Dr. Afaf El Chaféi, interne à l'Hôpital du Croissant-Blanc, a été relevée de ses fonctions pour attitude inadmissible et déhanchement scandaleux durant la visite aux malades. »

« La police des mœurs a procédé à l'arrestation de la corneille Zahra Khalil, de son métier cireuse de bottes, pour port de « kholkhal », en contravention à la loi. »

En première page d'un quotidien, on put lire un beau matin :

« Le ministre des affaires sociales présente sa démission. Elle avait provoqué un scandale en assistant au dernier conseil des ministres, toute pomponnée et parfumée. »

Vous l'avez deviné : le ministre était une corneille.

Enfin, et pour compléter la liste, une revue fut censurée pour avoir publié un message adressé par une corneille à un homme de ses connaissances. Dans cette lettre ouverte elle disait :

« Comme je hais ce travail, ce vacarme et cette confusion. Comme je déteste ces futiles stupidités au milieu desquelles je vis. Combien je désirerais être simplement une femme, rien qu'une femme. Je rêve d'un toit sous lequel nous nous retrouverions, d'un chez-nous bien à nous, sans intrus, où je pourrais te servir, te préparer les bons petits plats que tu aimes et veiller à ton repos. Que ne puis-je faire pour toi ce que ma mère fit jadis pour mon père. Je veux être une épouse, une maîtresse de maison, je veux avoir des enfants. La vie que je mène me paraît étrange. Toutes ces choses que je fais me semblent vides de sens. Je veux être femme et jouir de ce dont jouit une femme. »

A la suite de ces regrettables incidents, le parlement tint une séance qui s'avéra orageuse. Une corneille député avait déposé un projet d'amendement de la loi réglementant le statut

personnel des corneilles. L'amendement visait à l'égalité des corneilles et des femmes. Des parlementaires corneilles renchérèrent en déclarant qu'elles étaient opprimées. Il n'en fallut pas plus pour que toutes les plumes se mettent de la partie en s'étendant longuement sur le nouveau dada : « Égalité des corneilles et des femmes. » Quelle polémique ! Les journalistes, les écrivains, les orateurs ne tarissaient pas.

*
**

Je suis de nouveau au Ciel, dans la chambre de l'agent céleste. On dirait que la tempête est passée par là.

Le pauvre être s'est pendu à une corde ; sa langue pendille hors de sa bouche ; son corps se balance dans le vide. J'en ai le frisson.

L'assistant est debout auprès du bureau. Il sanglote en tenant d'une main tremblante une feuille où, en m'approchant, je distingue ces lignes :

« Je n'en peux plus. Depuis le jour de la création, je n'ai pas eu une minute de repos, un moment de tranquillité. Des demandes, des réclamations, des conflits ! Aussi, quelle idée d'avoir créé cette turbulente Ève ! Qu'ils se cherchent un autre directeur pour démêler les casse-têtes féminins. Moi, j'en ai assez ! »

« P.S. — Ne pas accorder aux corneilles l'égalité avec les femmes avant qu'elles ne s'engagent formellement à laisser ce qui est à l'homme, à l'homme, et à ne jamais plus soulever de questions d'égalité. La femme doit demeurer femme, ni plus ni moins. »

Youssef El Sebāi

*traduction française
de La Revue du Caire.*

LA PYRAMIDE ENSEVELIE

CHAPITRE XI

LE MYSTERE DU SARCOPHAGE VIDE

(Suite)

Ces pensées et bien d'autres encore habitaient mon esprit durant les jours et les semaines qui suivirent l'ouverture du sarcophage. La saison était maintenant terminée et l'on ne pourrait plus faire de fouilles jusqu'à l'automne prochain. Mais pendant que j'étais occupé par les dernières dispositions à prendre avant la fermeture de la pyramide, mon esprit ne cessait de tourner et retourner le problème du sarcophage vide. J'étais résolu à parvenir d'une manière quelconque à résoudre le mystère.

L'idée d'un vol était nettement absurde. Si la tombe avait été pillée les voleurs auraient-ils pris la peine de sceller à nouveau le sarcophage et de reconstruire les trois murs de blocage ? C'était inconcevable. Une tombe qui a été pillée offre un tableau de dévastation : le sarcophage est ouvert, le couvercle jeté par terre, des fragments de mobilier funéraire jonchent le sol, la chambre est souvent percée de trous faits par les voleurs pour effectuer leur entrée illicite. Non, la solution n'était pas là. Mais la pyramide était de toute évidence inachevée. Se

N.D.L.R. — Cf. les précédentes parties dans les numéros de septembre, octobre, novembre, décembre 1959 et janvier, février 1960. Zakarya Ghoneim (1910-1959), a été un remarquable égyptologue à qui l'on doit la découverte en 1951-54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

pouvait-il que les constructeurs aient introduit le sarcophage dans la chambre, l'aient laissé là et puis aient rebloqué le corridor en attendant la mort du roi, pour alors seulement le rouvrir et faire entrer la momie ? Et que, pour une raison ou une autre, le roi ait été enterré dans sa tombe primitive ?

Mais s'il en était ainsi pourquoi avoir glissé le panneau en place et l'avoir scellé avec du plâtre, en rendant l'ouverture tellement difficile ? Pourquoi ne pas avoir laissé le panneau à part jusqu'au moment où l'on aurait eu besoin de lui ? Et si ce n'était pas de cela qu'il s'agissait, dans quel but avait-on creusé cette chambre ?

Il y avait également les vestiges de plantes qui ressemblaient fort à une guirlande funéraire. Les Anciens Egyptiens l'auraient-ils placée sur le sarcophage à moins que les rites consacrés n'aient été exécutés ? Cependant, le sarcophage n'avait de toute évidence jamais contenu un corps. Cette question de la guirlande funéraire était encore un autre mystère.

Puis je pensai au premier mur de blocage qui, comme l'on s'en souvient, avait été bâti en deux parties. J'avais supposé alors, qu'après avoir introduit le sarcophage dans la chambre, les constructeurs avaient partiellement fermé l'entrée, laissant un espace suffisant pour introduire la momie lorsque les véritables funérailles auraient lieu. Cela me paraissait alors l'explication la plus vraisemblable. Mais pourquoi auraient-ils pris la peine de le faire s'ils n'avaient jamais eu l'intention d'enterrer le roi sous la pyramide ? Ou bien tel avait été leur dessein et y avait-il eu un changement dans leurs plans ? Etait-ce là une solution partielle à la question ? Nous savons d'après d'autres monuments de l'Ancienne Egypte que les bâ-

tisseurs changeaient souvent leurs plans en cours de construction. Se pouvait-il que l'intention première ait été d'enterrer le roi Sekhem-Khet sous la pyramide mais que pour une raison qui nous échappait ce plan ait été modifié et qu'on l'ait finalement enterré ailleurs, peut-être dans l'enceinte extérieure ?

Puis je me souvins du Mur Blanc, qui avait à l'origine marqué la limite nord de l'enceinte de la pyramide, mais qui avait ensuite été recouvert pour permettre une extension de l'enceinte vers le nord, nouvelle preuve très claire d'un changement de plan chez les constructeurs originaux. Ne devait-on pas relier d'une manière quelconque ces faits avec la possibilité d'un changement dans les dispositions pour l'enterrement ? C'était fort ennuyeux de devoir arrêter les fouilles à un moment où il y avait tant de questions qui attendaient une réponse et tant de problèmes auxquels la poursuite des fouilles donnerait peut-être une solution. Mais il était pour le moment hors de question de continuer les travaux et je devais me contenter d'échafauder des théories basées sur les faits connus jusque là. Je retournai encore à la Grande Pyramide de Zoser et comme j'errais dans son ombre et regardais dans la direction de la Pyramide toute proche d'Ouserkaf, je me rappelai comment, juste avant l'ouverture du sarcophage je faisais remarquer en plaisantant à un ami : « Zoser et Ouserkaf doivent converser entre eux et se dire que leur vieil ami va renaître. » Je pensai maintenant mélancoliquement que s'ils conversaient en ce moment, ils devaient bien rire à mes dépens !

Et cependant, il devait exister une voie vers la solution du mystère, si seulement on pouvait la trouver. Mes pensées revinrent alors aux fêtes *sed*

ou jubilee, associees tant à la vie qu'à la mort du Pharaon. L'objet principal de cette fête était de renouveler dans la personne du roi la puissance divine que les ceremonies du couronnement lui avaient conferee. Cette puissance divine était la Royauté.

J'ai dit plus tôt dans ce livre que si nous voulons comprendre le sens et le but des monuments de l'Egypte Ancienne, nous devons faire un serieux effort pour entrer dans l'esprit des Anciens Egyptiens et cela demande un elargissement considerable de l'imagination, spécialement si l'on n'est pas égyptologue. Pour ceux qui ne peuvent se degager des conceptions religieuses et culturelles actuelles, l'explication que je vais proposer du sarcophage vide paraîtra peu convaincante et plutot fantastique. A ceux-là je peux seulement recommander de lire n'importe quel ouvrage classique sur la religion des Anciens Egyptiens et ils y trouveront des rites et des coutumes encore plus étranges. Pour les égyptologues tout ce que je vais dire sera familier mais peut-être ne seront-ils pas tous disposés à accepter mes conclusions.

Les edifices factices qui se trouvent dans l'enceinte de Zoser et que j'ai déjà décrits dans le chapitre un, sont un exemple des rapports étroits de la fête *sed* avec la vie de l'au-delà du Roi. Ces bâtiments factices semblent avoir été destinés à être utilisés par l'esprit du roi dans l'au-delà, laissant entendre que même après sa mort il aurait à renouveler sa vitalité à intervalles réguliers, devant ainsi traverser un cycle perpétuel de rites qui réaffirmaient sa vigueur et le réintronisaient.

L'objet de plusieurs de ces edifices qui se trouvent dans la grande enceinte de Zoser est encore obscur. L'un des plus étranges d'entre eux est ce qu'on nomme la Tombe Sud, brièvement décrite

dans le chapitre premier. Je me propose de la décrire ici plus en détails car elle pourrait nous éclairer sur la destination du sarcophage de la nouvelle pyramide.

Personne ne sait à quoi a pu servir cette tombe, bien qu'il y ait eu de nombreuses hypothèses avancées à son sujet. Elle possède la forme d'un puits profondément découpé dans le roc, de la même dimension que celui qui se trouve sous le monument principal de Zoser, et l'on y accède par une rampe longeant la paroi. Au fond du puits se trouve une chambre de granit rose, là encore pareille à celle qu'on trouve dans la Pyramide de Zoser, et scellée de la même façon par un bouchon de granit qui s'insère dans un trou pratiqué dans le toit plat. Immédiatement au-dessus de cette chambre funéraire se trouvait une autre chambre qui de toute évidence servait à garder le bouchon avant les funérailles. Il reste encore, allant d'un mur à l'autre en travers de la chambre, la grosse poutre sur laquelle passait la corde qui servait à soulever et baisser la fermeture.

Le toit de cette pièce soutenait le poids de la maçonnerie brute avec laquelle le puits avait été comblé et au-dessus duquel était construit un mastaba de pierre dirigé dans le sens est-ouest et presque entièrement dissimulé à l'intérieur du grand mur d'enceinte.

La particularité de cette Tombe Sud réside dans les dimensions de la chambre mortuaire qui ne mesure que 1 m, 60 environ de côté, elle est donc trop petite pour contenir le corps d'une personne de taille normale à moins qu'elle ne soit enterrée dans une position recroquevillée, chose fort peu probable dans une tombe royale de cette époque. Et cependant, la tombe appartient au roi Zoser. Les ga-

leries voisines, à l'est de la chambre mortuaire portent l'inscription de son nom, et dans l'une d'elles se dressent trois stèles représentant le roi exécutant des cérémonies religieuses, et l'une d'elles le représente apparemment exécutant la « course rituelle » décrite dans le chapitre un.

Toutes ces stèles semblent avoir rapport à la fête *sed*, ou fête du jubilé. Dans la stèle du sud, il se tient debout, comme d'habitude tourné vers le sud. Il porte la haute couronne de la Haute-Egypte et une grande barbe postiche retenue par des lanières. En face de la couronne se trouve le *serekh* dans son cadre avec son nom, Nether-er-Khet. Le faucon protecteur plane au-dessus de lui, portant dans ses serres l'insigne *ankh* symbole de vie. Dans la stèle du milieu, il porte la couronne du Nord et les mêmes vêtements ainsi que les mêmes armes. Dans la stèle du nord, il porte à nouveau la haute couronne du sud mais s'est dépouillé de sa tunique et n'est vêtu que d'une ceinture. Il danse ou court presque nu, portant dans sa main droite le fléau, symbole de la Basse-Egypte. Les inscriptions sont difficiles à comprendre, mais plusieurs des signes se retrouvent dans les scènes du jubilé.

Des scènes similaires se retrouvent dans les chambres décorées sous la pyramide elle-même.

J.E. Quibell écrivait au sujet de cette étrange Tombe Sud :

« Il est difficile de croire que cette chambre fut jamais destinée à recevoir un corps. Il serait tout juste possible d'en faire passer un par le trou pratiqué dans le toit, mais on ne pourrait pas le coucher entièrement : la chambre est trop petite (1 m, 60 de côté). Que pouvait-il y avoir de tellement précieux pour Zoser qui méritât cette tombe si coûteuse et qui pourtant ne devait pas être mis

dans la pyramide même ? Son placenta ? Son cœur, son foie, etc..., le contenu habituel des vases canopes ? *Ou quelque chose que nous n'avons pas encore deviné ?* » (les italiques sont de nous) (1).

L'idée que cela pourrait être la tombe du placenta royal est intéressante. Le placenta du Roi a toujours été associé dans l'esprit des Anciens Egyptiens à son *Ka*. Dans son remarquable ouvrage *Kingship and the Gods* (la Royauté et les Dieux) (2); H. Frankfort dit :

« Le *Ka* du roi est le seul *Ka* qui soit jamais représenté sur les monuments. Il naît avec le roi comme son jumeau ; il l'accompagne durant toute sa vie comme un génie protecteur, il agit comme son jumeau et son protecteur dans la mort. Il conserve le principe de force vitale... Mais il est personnifié d'une manière que l'on n'observe guère pour le peuple ordinaire... Il semble que chaque Pharaon ait été considéré comme un jumeau ; son « frère », cependant, était mort-né et passait immédiatement dans l'Au-delà, car c'était le placenta, ce qui venait après la naissance. »

La coutume d'enterrer le placenta royal a persisté jusqu'à récemment dans l'Ouganda, et l'idée que cette coutume ait pu être observée dans l'Egypte Ancienne a été énoncée par C.G. Seligman et M.A. Murray dans leur article paru dans *Man* (1911). Il n'y a cependant pas de témoignage documentaire pour étayer cette supposition.

Quibell continue en disant :

« Nous avons la preuve certaine que la pyra-

(1) C.M. Firth et J.E. Quibell; *The Step Pyramid*, 1933, p. 57.

(2) H. Frankfort. Imprimerie de l'Université de Chicago, 1948. pp. 69 - 70.

mide était inachevée lorsque Zoser mourut alors que la Tombe Sud, elle, était fermée, son accès soigneusement bloqué et la superstructure construite et ceinte de murs. »

Une autre solution à ce problème est que la Tombe Sud ait été une tombe factice, destinée à l'enterrement symbolique du roi durant la fête du *Heb-Sed*. En d'autres termes, *elle n'aurait jamais été destinée à contenir un corps* mais était un lieu de repos pour le *Ka* ou esprit du roi. Du moment qu'il est presque certain que les édifices factices de la Cour Sud n'étaient pas destinés à servir du vivant du roi mais après sa mort, il n'y a rien l'illlogique dans cette hypothèse. On connaît des exemples de tombes rituelles de ce genre. Dans la Nécropole de Thèbes, il y a le « cénotaphe » de Neb-hepetre Mentuhetep dans la cour du temple de sa pyramide à Deir-el-Bahari. Là un sarcophage de bois scellé mais vide fut trouvé par Howard Carter en 1900, en même temps qu'une statue de ce roi qui le représentait portant le vêtement du *Sed*. La tombe véritable se trouve plus à l'ouest, sous la falaise.

Bien qu'il soit trop tôt pour tirer des conclusions définitives, je suis presque certain que la chambre que j'ai découverte sous la nouvelle pyramide est un autre exemple de « tombe factice » ou sépulture rituelle. Aucune autre explication ne cadre avec les faits et, à moins que d'autres découvertes ne viennent contredire cette théorie je continuerai à la soutenir. Si cette hypothèse est correcte, cela expliquerait pourquoi d'autres rois de cette période reculée construisirent deux tombes, par exemple Snofrou.

Cela pourrait également expliquer l'existence, dans plusieurs pyramides de deux chambres. La Grande Pyramide de Chéops, par exemple, en pos-

sède trois, à part la chambre souterraine inachevée, il y a la chambre dite « de la Reine » ainsi que la « Chambre du Roi ». On sait depuis longtemps que cette première dénomination est inexacte, étant donné que les reines n'étaient pas enterrées dans les monuments de leur mari, mais dans de plus petites pyramides construites à côté. Si l'une des chambres était destinée à la dépouille royale et l'autre au *Ka* du roi, la présence des deux chambres serait expliquée. La chambre souterraine demeura inachevée par suite d'un changement apporté dans les plans par l'architecte. Il y a d'autres exemples de pyramides qui avaient été conçues dès le début avec deux chambres. Pour quelle raison ?

Deux questions importantes demeurent sans réponse. Tout d'abord, le roi Sekhem-Khet n'a-t-il réellement pas été enterré sous sa pyramide alors que son prédécesseur Zoser semble presque certainement avoir été enseveli dans la chambre funéraire de granit au-dessous de son monument ? La deuxième est que du moment que Sekhem-Khet n'a pas été trouvé sous sa pyramide, où a-t-il été enterré ?

Je vais essayer de suggérer des réponses possibles à ces deux questions dans le chapitre final.

CHAPITRE XII

UN AUTRE MYSTÈRE

Avant de récapituler les faits recueillis jusqu'ici, j'aimerais signaler au lecteur une autre découverte remarquable faite voici trente ans par le Dr. G.A. Reisner près de la grande Pyramide de Guiza, découverte qui mit au jour un sarcophage également

vide, alors que toutes les indications portaient à croire qu'il contenait un corps. Cette histoire ne sera pas nouvelle pour les archéologues, mais je crois qu'elle mérite d'être redite au profit du lecteur ordinaire.

Le Dr. Reisner était un archéologue américain qui, en 1924, dirigeait la mission Harvard-Boston effectuant des fouilles dans la zone autour de la Grande Pyramide de Chéops. La mission avait commencé ses travaux en 1902 et en 1924, sa concession comprenait les deux tiers de la grande nécropole à l'ouest de la Pyramide de Chéops, la zone de la Pyramide de Mikérinos et celle à l'est de la Pyramide de Chéops s'étendant vers le sud.

Le 1er Novembre 1924, le personnel de Reisner commença des travaux au coin sud-ouest du cimetière. Ce n'était pas une tâche facile, il fallait tout d'abord enlever tout le sable, les pierres et les débris jusqu'à un premier niveau, ensuite plus profondément jusqu'à un second niveau, et enfin jusqu'au roc même. Chaque mètre carré du site devait être dégagé ainsi et tout le déblai passé soigneusement au crible. Pendant les travaux de déblaiement, les fouilleurs remarquèrent le rebord d'une crête rocheuse qui s'étendait au-dessous des débris de maçonnerie.

Le 12 décembre 1924, ce rebord fut entièrement dégagé et s'avéra être le début d'une Pyramide inachevée. Au Nord de la pyramide, la roche montait pour former une crête peu élevée et 16 mètres plus loin se trouvait l'extrémité est d'une carrière utilisée pour l'extraction de pierres durant le règne de Chéops. Dans la partie ouest la surface abîmée de la roche avait été nettoyée et préparée sur une profondeur de 30 à 50 centimètres pour y découper de

grands blocs de pierre, mais les travaux en étaient restés là.

A la fin de janvier 1925, Reisner avait dû retourner en Amérique pour ses cours périodiques à l'Université de Harvard. Et c'est en février, un matin, alors que le savant se trouvait à plus de 6000 kilomètre de là, qu'un membre de son équipe de Guiza, un photographe égyptien nommé Abdou, se mit à dresser le trépied de sa caméra sur les débris de maçonnerie juste au Nord de la principale avenue de mastabas, à l'ombre de la grande pyramide.

Très ennuyé parce qu'il n'arrivait pas à mettre d'aplomb son trépied qui glissait continuellement sur la roche dure, il changea de position et, à sa grande surprise, constata que le trépied s'enfonçait dans quelque chose qui lui sembla être du plâtre. Il appela Mr. Allan Rowe, un des membres de l'expédition et ensemble ils examinèrent la surface du sol. Ils trouvèrent une petite étendue de plâtre blanc qui recouvrait un rectangle découpé dans la roche, qui semblait mener à une entrée vers le sud. Le rectangle creusé dans le roc était comblé par un remplissage de petits blocs taillés en calcaire blancs de Tura, encastrés dans du plâtre blanc. Ils se rendirent bientôt compte qu'ils avaient découvert une tombe intacte. Le remplissage de pierre fut enlevé couche par couche jusqu'à ce que, le 23 février, un escalier de 12 marches fut mis au jour ; cet escalier menait, à l'extrémité sud de la carrière, à un court tunnel creusé dans le roc et aboutissait au mur nord d'un puits vertical.

Ils cherchèrent l'orifice du puits et découvrirent que cet orifice lui aussi avait été dissimulé avec art. Il avait été comblé avec des pierres délibérément laissées à l'état brut afin de leur donner l'as-

pect de la roche naturelle. Tout indiquait une sépulture secrète.

Le dégagement du puits se poursuivit durant tout le mois de février et celui de mars 1925. Les fouilleurs pensaient que ce puits serait semblable à tous les autres puits funéraires creusés sous les mastabas, c'est-à-dire qu'il aurait de 7 à 10 mètres environ.

A cette profondeur ils trouvèrent une grande dalle de pierre encastrée dans la paroi ouest du puits, et qui, pensèrent-ils tout d'abord, devait mener à la chambre funéraire. Mais il n'en était rien. Cette dalle recouvrait simplement une niche contenant les restes d'un sacrifice : le crâne d'un bœuf et trois os ayant appartenu au même animal. Mais au-dessous de la niche, le puits se continuait et jour après jour le contremaître, Saïd Ahmed Saïd, et ses hommes travaillaient sous l'ardeur féroce du soleil, extrayant les pierres qui remplissaient le puits et les envoyant à la surface au moyen d'un panier hissé par des cordes.

Treize mètres... seize... vingt... vingt-trois mètres et le puits continuait encore à s'enfoncer dans le roc. Finalement, à vingt-huit mètres environ, l'un des hommes arracha encore une pierre et vit apparaître, au-dessous, une chambre. On apporta un miroir afin de refléter la lumière du soleil depuis le haut du puits jusqu'en bas ; et alors les chercheurs, fort surexcités, aperçurent des restes de poteaux recouverts d'or, des objets en or, des vases en albâtre et un beau sarcophage d'albâtre.

Sur le sarcophage on pouvait lire, sur des bandes d'or le nom de Snofru, le dernier roi de la IVe Dynastie et père de Chéops lui-même.

Quand ils commencèrent à dégager la chambre, les archéologues découvrirent que les poteaux re-

couverts d'or avaient servi à soutenir un dais qui avait été placé au dessus du lit et des autres meubles du propriétaire de la tombe. Le mobilier était en morceaux. Le bois avait péri et la feuille d'or qui l'avait une fois recouvert gîsait sur le sol en milliers de petits fragments. Cependant, morceau par morceau, les archéologues purent, avec une patience infinie, reconstituer le somptueux mobilier funéraire. Il se composait d'un magnifique lit, portant le nom de Snofru, de deux fauteuils recouverts d'or, d'un coffre tapissé d'or à l'intérieur qui avait dû probablement contenir les rideaux du lit, un autre coffre en bois également tapissé d'or et contenant huit beaux vases d'albâtre, sur chacun desquels était inscrit le nom de l'huile ou du cosmétique qu'il avait contenu. Par exemple « parfum du festival », « peinture verte pour les yeux » et « huile de Lybie de première qualité ».

Il y avait également une série d'anneaux de cheville en argent incrusté d'un motif de papillons en lapis-lazuli. Il était clair que la tombe avait appartenu à une femme, mais qui était-elle ? Enfin une inscription hiéroglyphique put être reconstituée qui disait: *Mère du Roi de la Haute-Egypte et de la Basse-Egypte, disciple d'Horus, guide du monarque.... Hetephras.*

La tombe appartenait à la Reine Hetephras, femme de Snofru et mère de Chéops en personne. Le lit portant le nom de Snofru pouvait être un cadeau du roi à sa femme. C'étaient les spécimens les plus anciens qui avaient été trouvés jusqu'à cette date (1925) de mobilier funéraire et de bijoux datant de la IV^e Dynastie. (Les bracelets découverts récemment dans la nouvelle Pyramide sont de la III^e Dynastie, donc encore plus anciens.)

Mais certains aspects de la sépulture déconcer-

tèrent Reisner et son personnel, et demeurent jusqu'à présent un problème. Par exemple les ouvriers qui avaient creusé la chambre y avaient laissé leurs outils. Reisner écrivait :

« Contre le mur ouest se trouvait un bol d'albâtre et un lourd poinçon de cuivre en parfait état ; près du milieu du lit un instrument massif en cuivre, peut-être un pilon, et juste à l'ouest du pilon, une lame de couteau en cuivre avec un manche en bois riveté. Le pilon et le poinçon étaient de lourds outils certainement utilisés pour tailler les pierres et absolument inexplicables dans le mobilier funéraire d'une reine. »

Egalement, les poteaux qui devaient soutenir le dais avaient été négligemment posés en travers du sarcophage. Il aurait d'ailleurs été impossible d'ériger le dais dans l'espace restreint de la petite chambre. Autre fait curieux, mêlés aux coffres et aux meubles il y avait beaucoup de débris et de plâtras qui ne semblaient pas venir de la chambre dans laquelle les objets furent trouvés. Dans une des boîtes on trouva un éclat d'albâtre qui de toute évidence provenait du sarcophage. On trouva d'ailleurs sur le sarcophage l'endroit cassé d'où il était tombé.

Cependant le sarcophage avait l'air intact et il paraissait inconcevable à Reisner qu'il ne renfermât point le corps de la reine.

La tombe n'avait pas été pillée, la maçonnerie qui remplissait le puits profond, n'avait pas été touchée et il n'y avait pas d'autre accès.

Le 3 mars 1927, en présence de huit témoins, on fit les derniers préparatifs pour l'ouverture du sarcophage. Décrivant l'ouverture de ce dernier, Reisner écrit :

« Mr. Wheeler dirigeant les opérations prit sa

place près du cric nord ; Mr. Dunham et notre contremaître égyptien, Mahmoud Ahmed Saïd, actionnaient les deux crics placés au sud. Tous les yeux étaient fixés sur le sarcophage. Le couvercle bougea de sa place... et tout doucement se mit à monter centimètre par centimètre. Les parois internes du sarcophage commencèrent à être visibles, et chaque moment qui passait en découvrait une partie de plus en plus grande. Il fut bientôt évident qu'il n'y avait point de cercueil intérieur et finalement, au bout de dix minutes, nous réalisions tous que le sarcophage était vide... »

Ainsi 27 ans plus tôt, le Dr. Reisner avait vécu la même expérience que celle qui m'attendait dans la chambre mortuaire de Sekhem-Khet.

Il existait cependant certaines différences. La tombe de Hetephras contenait le mobilier et l'équipement funéraires de la reine ; Reisner trouva également dans une niche scellée ouvrant à l'extérieur de la chambre les vases canopes contenant les viscères qui avaient été enlevés pendant l'enbaument. Aussi il semble que dans ce cas le corps de la reine était destiné à être placé dans le sarcophage, mais que pour une raison quelconque on l'avait enlevé.

Cependant il était peu probable qu'on ait pu l'enlever du sarcophage après qu'il y ait été déjà placé, et l'état des murs demeurés bruts et inachevés, le fait que les objets trouvés avaient été entassés à la hâte dans une chambre qui pouvait à peine les contenir, tout portait Reisner à conclure qu'il s'agissait d'un second enterrement et que la reine avait été ensevelie une première fois dans une tombe plus grande, probablement près de la pyramide de son mari à Dashur. Les signes évidents de hâte, chambre inachevée, outils d'ouvriers abandon-

nés, etc... indiquaient que le travail avait été fait très rapidement. Pourquoi ? La théorie de Reisner à ce sujet se résume ainsi. Peu de temps après l'inhumation de la mère de Chéops près de la pyramide de son mari, des voleurs avaient dû pénétrer dans la tombe et emporter le corps pour s'emparer de tous les bijoux en or dont il était paré. Ils auraient sans doute volé le mobilier également, s'ils n'avaient probablement été dérangés. Il avait alors fallu que quelqu'un rapporte le fait au roi et lui dise que la tombe de sa mère avait été pillée, mais ils n'avaient pas osé lui dire que le corps de la reine avait disparu. Le roi, qui construisait alors la grande pyramide de Guiza aurait à ce moment, pense Reisner, donné l'ordre de transporter le corps de sa mère ainsi que son équipement funéraire à Guiza et de l'enterrer à nouveau dans une cachette bien dissimulée près de sa propre pyramide. Les ouvriers commencèrent les travaux mais, lorsqu'ils eurent atteint une profondeur de 10 mètres, profondeur à laquelle ils auraient normalement dû creuser la chambre mortuaire, ils avaient rencontré une couche de roche tendre et s'étaient vus contraints de descendre plus bas. Ils continuèrent à s'enfoncer, rétrécissant le puits, mais ce ne fut qu'après être arrivés à la profondeur exceptionnelle de 26 mètres qu'ils trouvèrent enfin une roche dans laquelle on pouvait creuser le caveau.

En attendant le temps pressait et les fonctionnaires responsables devaient être terrifiés à l'idée que le secret pouvait s'ébruiter ou que Chéops pouvait demander à voir le corps de sa mère. Ils donnèrent l'ordre de cesser les travaux et de sceller toutes les ouvertures des murs. Les ouvriers remirent tout les déblais accumulés autour dans la fosse. Le sarcophage vide fut descendu le long du puits,

le couvercle mis en place et les poteaux du dais démantibulé placés dessus. Dans le reste de la chambre on empila le mobilier de la reine mêlé de débris et de plâtras provenant de la tombe primitive.

Puis ils commencèrent à combler le puits avec des pierres. Ils étaient tellement pressés qu'ils en oublièrent leurs outils dans la tombe. Finalement, près de l'orifice du puits, ils creusèrent une niche dans la paroi, sacrifièrent un bœuf pour le repos du *Ka* de la reine et en enterrèrent les restes dans la niche. Au cours de ces opérations deux fragments de basalte du Temple de Chéops tombèrent dans le puits et furent enterrés dans la niche, prouvant ainsi à Reisner que le puits avait été creusé alors que le temple existait déjà ou était en construction. Pour finir, ils dissimulèrent l'entrée avec des pierres brutes afin que rien ne la distingue de l'aspect naturel de la roche et le tour fut joué.

Cette théorie ingénieuse et fascinante fut élaborée par Reisner en se basant uniquement sur les indices archéologiques trouvés dans le caveau. On ne possède aucun document pour l'appuyer et la première tombe de Hetephras, si elle existe n'a en tout cas jamais été retrouvée. A première vue, cette explication semble la plus plausible, et la plupart des archéologues l'acceptent.

Cependant, en prévision d'un autre sarcophage vide que l'on pourrait découvrir et qui n'aurait pas été pillé, je pense que cette théorie devrait être soigneusement reconsidérée. Est-il certain que le sarcophage de Hetephras ait jamais été destiné à recevoir le corps de la reine? La présence des vases canopes contenant ses viscères semble l'indiquer. Cependant l'intérieur du sarcophage d'albâtre était parfaitement net et sans tâches, comme l'était celui

dans lequel nous espérons trouver le corps du Roi Sekhem-Khet.

Peut-être après tout ne s'agissait-il pas d'un second enterrement mais dès l'abord devait-on ensevelir la reine près de la pyramide de Chéops. Mais s'il en était ainsi, pourquoi le sarcophage était-il vide ? Certaines autorités ont émis l'hypothèse que le corps avait pu être volé des ateliers des embau-meurs, et c'est une possibilité. D'autre part, si c'était là le tombeau originel, pourquoi avait-il été achevé avec tant de hâte et pourquoi le mobilier avait-il été empilé dans une chambre à peine assez grande pour le contenir ?

Ou bien, nous trouverions-nous devant un autre exemple de funérailles symboliques, et le caveau n'aurait-il jamais été destiné à renfermer le corps de la reine ?

C'est là une énigme passionnante (3).

CHAPITRE XIII

CONCLUSIONS PROVISOIRES

Plus d'une année s'est écoulée depuis que j'écrivais les derniers mots du chapitre précédent. C'était en Juin 1954. Nous approchons maintenant de la fin de l'année 1955 et toute une nouvelle saison de fouilles s'est écoulée depuis lors. En octobre 1954 je suis parti aux Etats Unis faire une série de conférence et ce n'est qu'en novembre que je retour-

(3) Ceux qui désireraient étudier la question doivent lire le récit du Dr. Reisner lui-même dans le *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, Vol. XXV. (Supplément spécial) XXVI, et XXX, Boston, 1927 - 32.

nais à Saqqara et reprenais mes travaux. J'avais eu tout le temps dans l'intervalle, de réfléchir à la pyramide de Sekhem-Khet et de parler avec mes collègues archéologues d'Amérique qui m'encouragèrent et me donnèrent de l'espoir.

Quand je revins à Saqqara en 1954, je me remis au travail avec une énergie renouvelée. Les journalistes, les hommes de la radio et de la télévision n'étaient plus là. La publicité qui avait entouré la découverte de la chambre du sarcophage s'était évanouie et il n'y avait que mes fidèles ouvriers, Hofni Ibrahim et son frère Hussein pour m'accueillir ; ils étaient, évidemment, pleins de nouvelles théories et impatients de me voir repartir à l'attaque de ce mystérieux monument.

J'ai mentionné plus haut que l'entrée de la pyramide se trouvait à l'extrémité sud d'une énorme dépression rectangulaire taillée dans la roche vive sur la face nord de la pyramide. Cette entrée conduisait à un corridor en pente qui plongeait dans le roc et aboutissait à la chambre inachevée au centre de la pyramide, à quelque 33 mètres au-dessous de la surface du désert. Mais un des aspects de cette cavité me surprenait considérablement. La fosse elle-même était nettement découpée dans la roche vive, mais lorsque nous découvrîmes l'entrée scellée nous n'avions pas atteint le fond. J'en étais sûr car le sol sous mes pieds n'était pas de la roche mais de la maçonnerie brute. La cavité devait s'enfoncer au delà du niveau de l'entrée que j'avais découverte et Hofni et Hussein m'enjoignaient tous deux de creuser en profondeur, convaincus que l'entrée de la véritable chambre sépulcrale s'ouvrait plus bas.

Cent cinquante hommes environ travaillèrent pendant plus d'un mois avec des pioches et des pa-

niers à dégager le remplissage de maçonnerie brute de la cavité. A une profondeur d'environ 12 mètres au-dessous du niveau de la roche, nous tombâmes sur une autre entrée qui s'ouvrait sur le mur sud du tunnel et conduisait à un corridor placé plus bas, de 9 mètres de long seulement, et dont la taille n'avait jamais été achevée, sans doute à cause du mauvais état de la roche.

Nous avons probablement là les vestiges d'une première tentative pour creuser l'infrastructure de la pyramide. Cette tentative fut abandonnée et la pente de l'accès extérieur au tunnel fut réduite afin d'atteindre une couche de terrain plus dure. Puis, étant donné que le creusement de la galerie supérieure devait s'effectuer jusque bien au-dessous des couches de roche de mauvaise qualité, afin d'atteindre à la chambre mortuaire, on avait pris la précaution de tailler le plafond de la galerie en forme d'arche semi-circulaire afin de lui donner le maximum de résistance.

Nous étant rendus à l'évidence de tous ces faits nous fûmes obligés de construire une sorte de pont de bois pour nous permettre d'accéder à l'entrée de la galerie supérieure, et ce ne fut qu'en mars 1955 que nous pûmes nous remettre à l'exploration du corridor principal de la pyramide. Le plus urgent était de compléter le déblaiement des 40 derniers mètres de ce corridor, s'étendant entre le puits vertical et la chambre funéraire.

La saison dernière, nous étions passés par dessus un amas de débris qui couvrait le sol du corridor et qui pouvait dissimuler de nombreux objets. Et, en effet, aussitôt que les premiers quelques mètres de débris furent dégagés, nous trouvâmes un grand nombre de récipients en pierre sur le sol. Des bols de forme ravissante, des plats, des assiettes,

de petites tables et des coupes en albâtre, en schiste, en diorite en braccia et en roche porphyrique, certains intacts et d'autres fragmentaires, jonchaient le sol. Ces récipients ne contenaient ni nourriture, ni autres denrées et la plupart étaient de toute évidence uniquement destinés à des buts funéraires. Parmi les récipients de pierre quelques vases en poterie portaient des couvercles d'argile avec le nom de Sekhem-Khet dessus, confirmant ainsi l'attribution de la pyramide à ce roi. Le tamisage des débris nous permit également de récupérer de petites perles en or et de petites barres du même métal qui devaient avoir appartenu à un grand bracelet. Ceci alla compléter la collection de bijoux qui avait été trouvée non loin de là durant la saison passée.

Mais les tas formés par les morceaux de roches qui se détachaient et par les débris grandirent petit à petit au point d'atteindre une hauteur alarmante au fur et à mesure que la galerie s'élargissait. On ne pouvait éviter de faire d'importants travaux de consolidation, dans un pareil cas.

Comme l'état de la paroi rocheuse était menaçant, les simples supports de bois étaient insuffisants et nous dûmes construire des arcs-boutant de pierre. Et plus la galerie s'enfonçait, plus ces murs de soutien devenaient hauts. Vers son milieu la hauteur de la galerie, en son état présent, atteignait plus de dix mètres.

Des fouilles systématiques nous permirent de trouver encore d'autres récipients de pierre dont certains portaient des inscriptions cursives tracées à l'encre. L'une d'entre elles donnait le nom d'un certain Li-a-Khnum, dignitaire qui est déjà connu comme ayant servi sous le règne du Roi Zoser. Son nom était mentionné au sujet du *festival-Sed* du Roi Sekhem-Khet. Une très belle plaque d'ivoire fut

également retrouvée, sur laquelle était inscrite une liste de lingerie et le nom Djeserty-Ankh ou Nebty-Djeserty-Ankh. Était-ce là le nom Nebty du Roi lui-même qui serait ainsi le second Zoser de la liste des Rois ou bien s'agissait-il du nom de sa reine ou simplement de celui d'une princesse ? Toute décision serait encore prématurée.

D'autres travaux dans le corridor amenèrent la découverte d'une collection d'outils en cuivre dont des couteaux, des perceurs, des ciseaux et des têtes de haches. Egalemeut des plats de cuivre et des fragments de récipients du même métal. Un grand couteau de silex se trouvait à côté de ces objets.

L'ensemble de magasins disposés en T, que nous avions découvert au cours de la saison passée, s'avéra être beaucoup plus vaste que nous ne l'avions pensé tout d'abord. Il comprenait en fait 132 compartiments. La branche horizontale du T mesure 151 mètres de long. Deux galeries de plus, chacune de 106 mètres de long et allant du nord au sud, partent de cette galerie à ses deux extrémités. Les compartiments étaient découpés des 2 côtés de ces 3 galeries. Tout l'ensemble paraissait n'avoir jamais été achevé. Les déchets des creusements primitifs furent retrouvés sur place, remplissant les galeries et la plupart des compartiments jusqu'aux deux-tiers de leur hauteur.

Les angles nord-est et sud-ouest de la pyramide furent dégagés. Dans le temple funéraire d'autres murs émergèrent des décombres. Ces murs sont massifs et construits de la même manière que la structure de la pyramide elle-même, c'est à dire avec des lits de pierres inclinés. Certaines parties du temple ont conservé leur dallage initial. Mais le plan général de l'édifice n'est pas encore bien défini.

Le nom de Imhotep apparaît sur l'un des bastions du mur d'enceinte (le mur blanc). Il est tracé à l'encre rouge, mais il n'est pas certain qu'il s'agisse du nom du fameux architecte de Zoser. De toute manière, nous avons à présent de bonnes raisons de croire que Sekhem-Khet fut le successeur immédiat de Zoser.

Un fait demeure certain. C'est que nous ne sommes qu'au tout début des travaux. Nous avons simplement commencé à gratter la surface du sol. L'étendue totale du monument lui-même est d'environ deux fois celle d'un terrain de foot-ball. L'enceinte extérieure a plus d'un demi-kilomètre de long. Tout cela doit encore être exploré. En ce moment la plus grande partie de cet édifice colossal est enfouie sous le sable et en n'importe quel endroit, nous pouvons, en creusant, trouver des galeries souterraines pareilles à celles découvertes sous la Pyramide à Degrés, et n'importe laquelle de ces galeries peut mener à des chambres funéraires soit du roi lui-même, soit des membres de la famille royale. Il est possible qu'il faille une vingtaine d'année pour explorer à fond ce monument construit il y a près de cinquante siècles, à un moment où les neuf dixièmes de l'histoire de l'humanité civilisée restait encore à écrire.

Zakarya Ghoneim

Les Ballets de Léninegrad

Disons-le tout de suite : tout pâlit en comparaison des ballets de Leningrad. Voilà enfin une compagnie qui personnifie le Ballet, voilà enfin l'archétype de la Danse, la Danse et le Ballet mêmes.

Tout est tellement parfait, les prouesses les plus difficiles sont réalisées avec tant de naturel et d'aisance qu'on en oublie les artistes, les hommes et femmes en chair et en os, qui animent la beauté de ces fictions, pour n'accorder plus l'être qu'à la fiction elle-même, qui s'impose comme une réalité, comme un monde de beauté idéale inséré dans la nature, tel un météore tombé du ciel, brillant puis disparu, dont on se demande s'il n'a pas été un songe. Désormais on ne pourra plus juger des autres compagnies de ballet que par référence aux spectacles de la troupe de Leningrad et nos souvenirs anciens sont eux-mêmes reclassés par rapport à cette vision de la beauté parfaite.

Quoi d'étonnant d'ailleurs ? N'avait-on pas devant nous la compagnie du célèbre Théâtre Mariinsky de St-Petersbourg ou de Petrograd, dont Marius Petipa a été durant 50 ans, de 1847 à 1903, le Maître de Ballet ? N'est-ce pas sur la scène de ce théâtre que furent créés la plupart des ballets aujourd'hui les plus célèbres dans le monde ? N'est-ce pas là que le génial Michel Fokine a commencé en 1904 la révolution de la danse que Diaghilev allait

LES ARTS - LA MUSIQUE

révéler à l'étranger avec ses fameux Ballets russes ? N'est-ce pas de son école et de son ensemble que sont sortis les plus grandes étoiles que la danse ait connues : Kchessinskaya, Anna Pavlova, Karsavina, Spessivtseva, Nijinsky, Mordkin. Oulanova, elle aussi, n'est au Bolchoï de Moscou que depuis la guerre mais c'est une élève et une étoile des Ballets de Léninegrad. Et au fond toutes les compagnies importantes de ballets dans le monde, sauf bien sûr celles de l'Opéra de Paris et de l'Opéra de Copenhague, tirent leur filiation directement ou indirectement, du Mariinsky. Ce sont les maîtres de Ballet formés là, ou qui ont reçu l'enseignement d'anciens maîtres du Mariinsky qui ont constitué les Compagnies de Ballet aujourd'hui célèbres en occident, enseigné leur technique aux danseurs et danseuses, reconstitué de mémoire les ballets tels qu'ils étaient représentés sur la scène du théâtre Mariinsky de Petrograd. Diaghilev, balletomane assidu du Mariinsky, Fokine, Mordkine, Nijinskaya, Massine (1), Nicolas Sergueyev, Serge Lifar (2), Balanchine, Boris Kochno, Ninette de Valois, voilà les quelques hommes et femmes, qui avec l'enseignement privé des anciennes grandes ballerines des Ballets russes expliquent la création des troupes de ballets d'Angleterre, des Etats-Unis, des ballets russes de Monte Carlo, dont le Marquis de Cuevas a pris la suite, et même le renouvellement du ballet à l'Opéra de Paris ou à celui de Copenhague depuis la guerre de 1918. La nostalgie du spectacle parfait du Théâtre de Péetrograd, baptisé actuellement Théâtre Académique S. Kirov de Léninegrad, continue de traîner dans

(1) Massine provenait de Moscou et Serge Lifar de Kiev, mais ils ont été formés par Diaghilev, par Fokine et Cecchetti, et par toute la troupe de Diaghilev à la tradition du Mariinsky.

l'esprit de ces hommes et c'est d'après leurs souvenirs qu'ils reconstituent les grands ballets. Il faut voir avec quel émerveillement Balanchine décrit encore à présent, dans son *Complete Stories of Great Ballets*, le *Lac des Cygnes* tel qu'il était représenté sur la scène du Théâtre de Léninegrad et dont, comme il dit, tous les *Lacs de Cygnes* plus ou moins tronqués présentés en occident, ne sont qu'une pâle imitation. Diaghilev lui-même, qui n'a cessé d'innover tant qu'il sentait derrière lui toute la tradition de perfection classique du Théâtre Mariinsky, aussitôt qu'avec la Révolution il se trouva coupé d'elle, n'eut rien de plus pressé que de monter la *Belle au Bois dormant* à Londres en 1921, telle qu'elle était représentée en Russie.

Le Bolchoï de Moscou n'était qu'un théâtre de province jusqu'à la révolution d'octobre et ne pouvait se comparer au Mariinsky le célèbre théâtre de la capitale des Tsars. Même après la Révolution, le Théâtre Académique de Léninegrad, nommé ensuite S. Kirov, est demeuré le centre de l'activité du Ballet russe jusqu'à la guerre de 1939-45. Oulanova était son étoile et ce n'est qu'à la suite du siège de Léninegrad, lorsque le Ballet fut évacué à Perm, que la grande danseuse fut transférée au Bolchoï de Moscou.

*
**

Ce qui frappe par dessus tout dans les spectacles du Ballet de Léninegrad c'est sans doute la perfection des ensembles et le nombre de jeunes ballerines et de jeunes danseurs de grand talent. On est aux antipodes du culte de la vedette, tel qu'il se pratique en général dans les ballets occidentaux : on allait admirer Anna Pavlova, Serge Lifar, Alicia Markova on va voir Margot Fonteyn ou Yvette

Chauviré. En regardant les spectacles des Ballets de Léninegrad, on ne contemple au contraire que le ballet lui-même, que ce fût le *Lac des Cygnes* ou *Giselle* que ce fût le moindre des morceaux des programmes de Variétés. Les artistes s'effacent entièrement devant leur rôle et l'ensemble de la troupe se désincarne dans la beauté qu'elle fait resplendir par la perfection même de sa technique et de sa discipline. Aussi on admire sans obstacles, sans l'écran de chair des vedettes qui affirment trop leur personnalité, sans le sentiment du sublime qui s'y rattache, sentiment impur qui naît du spectacle de la difficulté vaincue, on contemple le Ballet lui-même, sans aucune crainte qu'un tremblement de bras du danseur soutenant la ballerine ou quelque défaillance du corps de ballet viennent gâter notre plaisir.

En suivant les évolutions du corps de Ballet de Léninegrad on réalise ce qui manque le plus aux autres compagnies. Il constitue la masse orchestrale sur laquelle se fonde l'harmonie, sur laquelle les variations des ballerines doivent venir se détacher comme le violon soliste. Mais lorsque le corps de ballet est peu nombreux, physiquement mal assorti, techniquement insuffisant, l'intérêt se concentre fatalement sur les évolutions des protagonistes, et se développent ainsi le sentiment et le culte de la vedette, qui déséquilibre totalement la conception et la beauté de l'ensemble. Ici, au contraire, le corps de ballet est d'une perfection absolue, tant par la technique de chacun de ses membres que par la précision incroyable et comme toute naturelle des mouvements d'ensemble les plus compliqués. La mécanique des meilleurs ballets de music-hall de Hollywood n'est rien auprès de la perfection des mouvements d'ensemble extrêmement complexes exécutés ici par le corps de ballet et qui pourtant ont tou-

jours l'air spontanés. Les scènes de foules, par exemple celle qui se déroule sur la place du village dans *La fleur de pierre*, sont absolument extraordinaires par la précision d'une discipline qui reconstitue avec une telle authenticité le naturel débridé et le coloris multicolore d'une foire. Les fameuses scènes de fête populaire de *Pétrouchka*, où Fokine avait entremêlé des danses folkloriques et toutes sortes de groupes divers s'agitant parmi la foule, qui avaient soulevé l'enthousiasme des critiques à l'époque, n'étaient certainement pas mieux réglées que celle-ci. On se demande comment sur la scène relativement petite de notre Opéra, ces soixante ou quatre-vingt danseurs, s'agitant de manières frénétique non seulement ne se heurtent pas, mais parviennent à exécuter des danses complexes et à jouer chacun un rôle expressif. Dans le *Lac des Cygnes*, nous avons eu droit à soixante cygnes comme masse orchestrale, et cela constitue la même différence pour la vue que celle qui sépare pour l'oreille un orchestre de vingt et de soixante exécutants. Tous les rapports entre les solistes et cette masse orchestrale sont placés dans une autre proportion. Ajoutez à cela que toutes les danseuses du corps de ballet sont exactement de la même taille, ont le même type de corps, sont toutes minces et jolies et que les nombreux danseurs qui leur font pendant sont également jeunes et beaux, parfaitement assortis, excellents techniciens. On a toujours l'impression que chaque membre du corps de ballet pourrait au pied levé, si j'ose dire, remplacer la vedette dans son rôle. On comprend alors que le sentiment occidental de la vedette est venu principalement de la médiocrité habituelle des corps de ballet qui servent de repoussoir au lieu de constituer l'assise orchestrale de l'harmonie, les solistes venant broder leurs va-

riations sur ce fond qui les conditionne. A ce point de vue, le *Lac des Cygnes* est un enchantement de bout en bout et le second acte de *Giselle* tire de la perfection du corps de ballet et de tous les solistes une beauté irréelle, envoûtante et l'on finit par croire en ces Wilis fantômatiques et meurtrières. C'est du très grand art.

Il faut bien parler des premiers rôles tout de même. Mme Doudinskaya, artiste du Peuple de l'URSS, est l'une des plus grandes ballerines russes, de même rang qu'Oulanova. C'est elle et Balabina, par exemple, qui ont créé le rôle de *Cendrillon* en 1946 à Léninegrad, alors qu'Oulanova et Olga Lépéchinakaya l'ont incarné à Moscou en 1945. Elle a démontré, dans les rôles qu'elle a tenus, une virtuosité transcendante, un art consommé et beaucoup d'expression, mais il semble que la jeunesse et la beauté constituent bien un élément indispensable pour que le langage de la danse nous émeuve complètement. Serguéyev, Ariste du Peuple de l'U.R.S.S., le premier danseur en titre du Ballet de Léninegrad n'est rien de moins que le fameux créateur du rôle de *Roméo* avec Oulanova, et c'est tout dire. Mlle Chelst, Artiste du Peuple de la R.S.F.S.R., d'une génération intermédiaire, a fait montre dans le premier acte de *Giselle* notamment, d'un talent dramatique remarquable. La scène de la folie a été admirablement amenée et mimée par tout le corps et non seulement par le visage avec une sincérité émouvante.

Mais c'est surtout la pléiade de jeunes ballerines, et aussi de jeunes danseurs exceptionnellement doués, qui donne aux Ballets de Léninegrad une richesse et un éclat sans rivaux. Il est impossible de choisir entre tant de beauté, de grâce, de science et de maturité artistique : Mlles Ossipienko,

Kolpakova, Moyssiéyeva, et, un peu en retrait Mlle Kourgapkina, toutes quatre Artistes émérites de la R.S.F.S.R., se détachent sur un ensemble d'autres solistes qui, en toute autre compagnie, seraient elles-mêmes les grandes vedettes. Mlle Ossipienko a montré toutes les facettes d'un talent immense en dansant des caractères totalement opposés. Dans le rôle de la Fée propriétaire des Monts de cuivre, dans la *Fleur de pierre*, elle assume un rôle à la chorégraphie épuisante, tout en élévation, où grands jetés succèdent à des entrechats ou à des sauts en tournant. Souvent l'artiste se pose en attitude ou en arabesque sans le support d'un danseur, au terme d'une variation rapide, avec la précision et la pureté d'une pointe d'acier. En même temps, par tous ses mouvements légèrement bizarres, légèrement disloqués, asymétriques, la ballerine suggère la mentalité d'un être non-humain, qui tient aux essences élémentaires de la nature, à la magie. Puis survient l'éveil de son désir : elle veut alors conquérir et garder l'homme. Mais là encore ses sentiments sont rendus avec d'infinies nuances pour exprimer non le désir d'une femme mais celui de quelque féminité primordiale et dangereuse. Il y a là des attitudes et des arabesques étranges notamment par terre ou sur le bras du danseur, qui font grand honneur à l'invention du chorégraphe, Yuri Grigorovitch. Enfin, dernière transformation, alors qu'elle pourrait détruire d'un seul regard sa rivale ou l'homme qui la dédaigne, — et c'est d'abord son premier mouvement — elle accède à quelque compréhension humaine mais exprimée comme une espèce de grâce ou de bonté minérale, pour ainsi dire, en renonçant et même en favorisant l'amour humain de l'artisan et de sa fiancée. On ne voit guère de ballerine en occident possédant la virtuosité et

la résistance physique nécessaires pour tenir ce rôle épuisant avec la désinvolture de Mlle Ossipienko et pour transmettre en même temps l'esprit de cette beauté inhumaine, essence minérale ou végétale, féminité primordiale. Et pourtant la même artiste, qui nous donnait cette interprétation brillante, ciselée, dure, aux arrêtes coupantes comme un cristal de roche, a su être la plus fluente, la plus gracieuse, la plus abandonnée des jeunes femmes énamourées dans *l'Adagio* de Faust, la *Fantaisie* de Tchaikowsky ou dans les *Eaux du Printemps* de Rachmaninov. Ces pas de deux expriment avec une infinie délicatesse, malgré leur audace, et une pureté toute païenne, l'éveil de deux êtres à l'amour physique et son accomplissement dans la beauté de leur commune jeunesse. Ces trois pièces d'une inspiration analogue sont d'une poésie plastique bouleversante et on ne peut qu'en admirer l'exquise chorégraphie.

Mlle Kolpakova possède une grâce, une présence féminine, une fluidité de tous les mouvements et un talent dramatique exceptionnels et sa technique est aussi éblouissante que celle de Mlle Ossipenko. La moindre de ses danses est marquée d'un cachet très personnel. Elle a su rendre émouvant et véridique le personnage un peu conventionnel de la fiancée dans la *Fleur de pierre*, sachant exprimer avec une même spontanéité la jeune fille simple, amoureuse, la tristesse et la mélancolie, l'émerveillement et la gaîté à suivre la Petite Flamme ou la tension et le courage pour se défendre. Elle s'exprime de tout son corps et sa danse a l'air si naturelle, elle est si parfaitement intégrée à l'ensemble du récit qu'on pourrait ne pas même remarquer sa perfection. Dans le second acte de *Giselle*, elle a montré toutes les facettes d'une virtuosité d'un brillant exceptionnel mais elle a su aussi communiquer de ma-

nière saisissante l'impression d'envoûtement et presque de somnambulisme de son rôle tout en laissant deviner, pourtant, la persistance de son amour par delà la mort.

Mlle Moïsséyeva ne le cède en rien aux deux ballerines précédentes. D'une beauté plus tragique, elle est faite pour les rôles profondément romantiques. Elle a dansé par exemple une *Mort du cygne* avec un sentiment si juste, si concentré, si intense, que même la musique de Saint-Saëns ne parvenait pas à rendre banal son pathétique. Ses mouvements de bras étaient plus souples que des battements d'ailes, ses jambes frémissantes, du début à la fin, forçaient à croire au mythe du noble oiseau mourant, avec tout ce qu'il évoque de symboles et de résonances poétiques. Je n'ai pas vu danser la Pavlova bien-sûr, mais il est difficile d'imaginer plus de sincérité, plus de perfection. Mais c'est surtout dans le rôle d'Odette-Odile du *Lac des Cygnes* que Mlle Moïsséyeva a pleinement mis en valeur les divers aspects de son magnifique talent. Ses arabesques, ses attitudes, ses ports de bras avaient toute la grâce de la grande tradition du ballet romantique. Ses variations brillantes dans le rôle du Cygne Noir étaient véritablement éblouissantes. Encore une fois, sous nos yeux, la fiction devenait réalité poétique.

Mlle Kourgapkina est peut-être l'égale de ces trois ballerines pour la virtuosité. Elle se joue comme elles de toutes les difficultés techniques et son style est parfait. Mais elle est d'un tempérament plus enjoué qui convient davantage aux rôles plus extérieurs, plus brillants, voire comiques. Du moins est-ce l'impression qui se dégage du choix des rôles qu'elle a tenus, si l'on excepte celui de Myrtha, la Reine des wilis : valse des fleurs du *Casse Noisette*,

pas de deux de *Don Quichotte*, *Valse* de Moshkowsky, etc. . .

Parmi les danseurs qui, à part le grand Serguieyev, sont presque tous jeunes et beaux, il faut mettre au premier rang dans l'emploi de jeune premier romantique Simionov. D'une belle taille, d'allure noble et racée, il possède le visage pensif, l'expression concentrée qui est censée parer le héros romantique. Sa virtuosité technique est grande et bien qu'il ne possède pas un ballon exceptionnel, son élévation est fort belle, ses entrechats, ses tours en l'air, ses croisés, ses grands jetés, sissonnes, soubressauts, ses sauts de basque, ou simplement ses échappés et ses glissades, ont toujours été exécutés avec une vitesse, un fini, un style parfaits et surtout avec un sens du rythme qui intègre parfaitement les morceaux de bravoure au déroulement de la forme chorégraphique de l'ensemble, sans coupures et sans préparation sensible. Ce qui est plus difficile encore, ses pas de bourrée, ses pas courus, ses coupés sont toujours parfaitement enchaînés et n'ont jamais l'air d'une marche indifférente. C'est un danseur qui a beaucoup de *présence* dans toutes ses attitudes. C'est aussi un excellent porteur qui transporte la ballerine comme une plume, nous laissant croire à son immatérialité. Enfin, partenaire attentif il sait toujours soutenir à point nommé sa danseuse de manière discrète et efficace.

D'ailleurs, ces qualités techniques se retrouvent chez les autres danseurs principaux, Noureyev, Gribov, Nisneyewitch, Tchernietchov, S. Kouznietsov. Tous sont excellents porteurs et partenaires dévoués de leur ballerine, jeunes et beaux mais Simionov possède plus d'allure et de noblesse d'attitude, plus de présence, plus d'*aura* romantique.

Il faut également signaler d'excellents danseurs de composition et surtout Belski, d'ailleurs le seul danseur, à part Sergueyev, qui ait le titre d'Artiste émérite de la RSFSR. C'est un grand artiste qui peut tout faire et qui incarne toujours avec une conscience artistique profonde ses personnages, notamment Severian dans la *Fleur de Pierre*, ou le premier rôle des fragments du ballet *Gayané*.

Le danseur qui exécutait le Gopak, danse folklorique et acrobatique, possède des qualités physiques absolument extraordinaires. Il a un ballon incroyable, un souffle et une endurance qui émerveillent.

La troupe compte de nombreux autres artistes de composition ou de caractère. Parmi les plus remarquables le bouffon du *Lac des Cygnes*, Pavlovski ou Ivanoff méritent un grand bravo. Les trois bouffons de *Fleur de Pierre*, Kornieyev, Nazarov et Ivanof ont également composé des personnages hauts en couleurs, qui mimaient et dansaient parfaitement leurs rôles.

Parmi les ballerines aussi, d'excellentes danseuses se consacrent à un genre. Ainsi Mlles Gentsler et Potiomkina se spécialisent dans les danses tziganes, espagnoles ou exotiques. Elles sont très convaincantes dans ces rôles : on se souviendra notamment de l'extrait de *Gayané* de Katchadourian.

Cependant une fois cet hommage rendu aux très brillants solistes, lorsqu'on repense aux spectacles, ce n'est jamais le souvenir d'une vedette qui se détache, on revoit l'ensemble de la troupe, avec son magnifique corps de ballet, comme un tout homogène, comme un organisme dont tous les éléments jouent leur rôle à point nommé mais dont l'éclat est dû à l'unité parfaite en laquelle s'intègrent la multiplicité des talents. Quelle richesse de jeunes

éléments il a fallu posséder pour opérer une telle sélection, quel travail pour parvenir à une telle virtuosité individuelle, quel amour et quelle discipline pour obtenir cette harmonie, cette unité ! Au regard du souvenir et déjà au spectacle même, l'ensemble en chair et en os paraissait se désincarner et se confondait, s'identifiait avec la légende poétique qui, elle, se mettait à vivre, devenait réelle sous nos yeux, respirait grâce à la musique et à l'admirable machine plastique composée d'artistes consciencieux qui, à force de discipline, d'amour et de talent érigeaient la représentation à la dignité de mythe.

Alexandre Adopol



LES LIVRES

UN « SINGE EN HIVER »

Le roman d'Antoine Blondin qui vient d'obtenir le prix Interallié et qui s'intitule : *Un singe en hiver*, rejoint par plus d'un aspect *L'expérience*, de Palle. C'est une coïncidence qui n'est pas plus fortuite que celle qui fait des héros des deux romans des buveurs invétérés, que celle qui les place tous deux sous le signe du désespoir.

Doués de ces antennes qui permettent de donner le climat humain d'un temps, les jeunes romanciers actuels établissent un inégal mélange de pessimisme plus ou moins radical et d'espoir plus ou moins falôt. Prenant la désespérance, dont notre époque est prodigue, pour point d'appui, ils impriment tous leur vision triste des choses à l'aventure littéraire, avec des formules d'art où triomphe le désir d'évasion et de liberté : celles de l'irréel, du recours à l'imagination, ou à la matérialité abstraite. Le héros d'Antoine Blondin, hanté par la solitude et la peur de vivre, s'adonne à l'alcool en manière d'évasion, et fait bien partie de la légion des désenchantés du roman moderne.

Toutefois, *Un singe en hiver*, est un roman de la désinvolture plutôt qu'il n'est celui du noir pessimisme. Le thème en est d'ailleurs fort simple, sinon mince. C'est l'un de ces thèmes actuels qui tiennent le moins de place possible, pour laisser le champ libre aux jeux des impressions et des sensibilités.

Un Parisien, Fouquet, se réfugie dans un village normand où sa fille est en pension. Il y passe un mois, sans faire grand'chose, s'adonnant surtout à l'alcool, et arrivant à faire d'un alcoolique repent un nouvel alcoolique ; Fouquet reprend finalement le train pour Paris, avec sa fille.

Mais ces données d'apparence bénigne sont riches et lourdes de la vie de deux hommes, Fouquet et Quentin ; riches du drame qui se noue entre Fouquet, l'alcoolique actif et, le vieux Quentin, en état d'abstention ; riches du drame de la paternité, entre Quentin et sa fille. Le roman abonde aussi de cette humanité comparse, d'une forte densité psychologique. Le dépouillement apparent du roman, et le laps de temps relativement court que dure l'action, donnent leur relief et leur contour précis à ces êtres, aux raisons qu'ils ont de vivre ou de se cacher en eux-mêmes et d'obtenir enfin une large tranche de panorama humain, à travers la démarche frêle et peut-être insignifiante d'un acte humain. Notons que cette densité psychologique et humaine qui se voile de l'apparence de l'évènement anodin, fait que l'œuvre de Blondin est dans l'esprit des romans du demi-siècle.

Le problème est tout autre si l'on envisage la technique du roman. Car Antoine Blondin a mis une marge de quatre ans entre son livre : *L'Humour vagabonde* et *Un singe en hiver*. S'il faut en croire ses aveux, cela serait dû à une difficulté d'écrire, à une espèce d'effroi devant le style de la simple narration, alors que le Roman Nouveau est là, triomphant ou presque, avec Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Claude Mauriac. Et Antoine Blondin d'avouer ingénument à un journaliste : « Je me dis... ce sont peut-être eux qui ont raison. J'ai essayé de

décrire à leur manière le pied d'une chaise, ça n'a pas marché. Ils m'empêchent d'écrire. »

Le complexe du *Roman Nouveau* amène Blondin à s'y essayer, d'ailleurs habilement, au début de son livre. Il opère une ingénieuse superposition des réminiscences du passé et de l'instant présent, d'un rêve chinois de Quentin et du sommeil trouble de cet hôtelier normand.

Mais notre écrivain revient vite aux normes connues du roman classique; la narration va s'égayer en cours de route de quelques récidives, mais surtout de formules et d'impressions d'un style très original; ce qui compense ainsi la « nouveauté » qui échappe au goût du romancier. Ecartons les considérations sur la technique du roman, pour revenir à son contenu.

Gérard Fouquet, qui a 35 ans, qui a « les yeux frisés, les cheveux bouclés, le col ouvert, une harmonie hésitante dans les gestes... une silhouette fragile et un peu inachevée... », semble être le double de l'auteur, qui lui prête et sa physionomie et sa sensibilité. Fouquet est divorcé et sa maîtresse Claire vient de le quitter, partie seule pour l'Espagne, en manière de représailles contre la boisson. Fouquet, qui a donc une fille en pension dans un village normand, s'y rend pour faire un séjour, plutôt une tentative de rédemption. Il débarque à l'hôtel Stella, que tient un vieux couple d'hôteliers, Mr. et Mme Quentin.

Ce parisien perdu dans l'hiver d'un village normand, permet à l'auteur de l'assimiler à « ...ces singes égarés... (de) certaines villes d'Orient, quand le climat devient trop rude ou qu'ils sont trop nombreux, on les rassemble et les populations se cotisent pour chauffer un train spécial qui les ramène dans leurs forêts... »

L'arrivée de Fouquet en arrière-saison à Tigreville, va bouleverser la vie du ménage Quentin. Fouquet en a sans doute la prescience, puisqu'il observe un prudent statu-quo, une sage réserve, surtout faite pour ne point trahir le vice honteux, la propension à l'alcool.

Bientôt, Fouquet part à la dérive emporté par le courant de la boisson. Il fuit le souvenir de Claire, il fuit sa lassitude de vivre, il fuit sa solitude ; « ...il ne faut surtout pas se retrouver isolé, comme je suis maintenant, dit-il, parce qu'on est dévoré par les loups du remords qui n'attaquent que l'homme seul. »

Malgré son mépris du bourgeois, et des conventions de famille, Fouquet a un ardent besoin de communion humaine ; il espère la trouver grâce à l'alcool, mais il est vite entraîné, conduit aux abîmes, où il se retrouve, solitaire. Voilà la fatalité qui pèse sur lui.

Il est venu chercher, auprès de sa fille, une « transfusion de sentiments ». Or, une autre fatalité s'installe entre le père et la fille. De crainte de ne pas répondre à l'attente joyeuse de cette enfant de 13 ans qu'il n'a que trop négligée, Fouquet se contente de rôder autour d'elle. Amère jouissance d'un père qui couve sa fille et la protège sans pouvoir l'approcher ! Il y a là, bien entendu, un aspect morbide dont est conscient Fouquet lui-même : « Mes factions monstrueuses dans les rochers, je le sais bien, ne sont pas d'un voyeur ; pire : elles sont d'un masochiste. Souffrir sur le vif de ne pas contribuer à la vie de Marie n'est pas une façon de mieux l'aimer, mais de me déchirer davantage. C'est encore sur moi-même que je m'attendris le plus confortablement. »

Alors, en attendant que les jours lui signifient

sa conduite, il s'adonne à la boisson, et aussi à une gageure : le désir pervers de ramener le vieil hôtelier Quentin à la bouteille, qu'il a désertée depuis dix ans.

C'est qu'il exerçait sur lui un charme secret dont il se rendait compte. Qu'est-ce qui plaisait donc à Quentin, en Fouquet ? « Fouquet représentait pour lui la tentation, non de la boisson, mais d'une vie plus dégagée. Sous sa grosse écorce, il s'était toujours senti attiré par ce qui était fin et rien ne traduisait mieux la finesse à ses yeux que l'absence où s'enfermait parfois ce jeune homme délié, ses errances sur la falaise, le rêve de satin et de sang où le plongeait un amour espagnol, cette faiblesse superbe qu'il puisait dans l'alcool, le mystère de cette présence qui ne s'affirmait qu'en se déroband.»

De son côté, Fouquet « eut la révélation des ravages qu'on pouvait provoquer dans cette existence et la tentation lui en fut bouleversante. Il ne s'agissait plus de satisfaire une gageure, ni de ramener un homme au charivari amical, il s'agissait de le pervertir. Le bout de la route, l'obstacle auquel il se heurtait depuis un mois, cette volonté opaque qu'il essayait de contourner, tenait dans la résistance de cet homme au charme que Fouquet exerçait sur lui. »

Aussi s'emploie-t-il sans vergogne à pervertir le vieil homme, et il y réussit. Mais sans un sentiment bien vif de culpabilité, car il a l'impression de le libérer, de lui ouvrir les portes de sa prison.

Fouquet n'est-il bon qu'à cela ? Peu enclin à l'action, vivant en marge des réalités dont le sépare le nuage d'alcool, Fouquet rêve d'être, de vivre à l'orée du danger ; il se prend pour l'un de ces matadors de l'une de ces magnifiques corridas, telles qu'il les a vues en Espagne. Fouquet, en marge

du réel, a la constante nostalgie de sa valeur d'homme, l'incessant désir de se voir « prendre au sérieux » et le rêve « de triompher à Madrid devant des amis choisis. »

Mais l'absurde l'emporte ; la seule Corrida dont il est capable, c'est celle qu'il entreprend, ivre, à l'encontre des voitures qui passent, pour se voir emmener au poste de police... Le personnage de Quentin semble intéresser l'auteur au premier chef ; à l'en croire, bien plus que Fouquet. C'est que, dit Blondin : « Il me plaît énormément. Parce qu'il a de l'appétit, parce qu'il ne parle pas beaucoup et, surtout, parce qu'il est vieux...

Ce qui me captive, ce sont les gens qui sont dans la dernière ligne droite de leur vie. Que faire ? C'est alors qu'on s'inflige des disciplines. »

Quentin était aussi « Singe en hiver » ; doublement emmuré dans son hôtel de Tigreville et ses « chaînes de trente années », depuis qu'il était revenu de Chine, ces chaînes qui avaient fait de sa vie une « soumission au côté formel des choses ». Quentin avait choisi, par esprit d'aventure, de faire son service militaire au poste le plus éloigné que possédât son pays, à Tchoung-King. Qu'était-il resté de cette merveilleuse aventure ? Une pièce d'enlissement. Puis la guerre était venue « toute pourrie, rôder autour de lui, le provoquer, le désigner à l'impuissance. » Torturé par la guerre c'est alors qu'il a fait le serment de ne plus toucher à un verre d'alcool, si son hôtel et sa vie normale lui étaient rendus.

Un serment d'ivrogne qui s'avère authentique quand celui-ci a reconquis sa maison ; alors il a compris qu'elle « serait sa prison. (et) Il n'était pas homme à exercer de nouveaux chantages sur Dieu. » Il ne buvait plus ; mais, réfugié dans ses cêves, il

mettait « le cap sur Hankéou, où l'attendaient des chinoiserries délectables. »

Voyageur en chambre, Quentin s'évade par l'imagination de sa prison de campagne à laquelle le rive son sort d'hôtelier, en établissant de minutieux itinéraires de voyage de par l'Europe, malgré ce que ces préparatifs longuement ruminés « masquaient de vide ».

Jusqu'au jour où Fouquet vint réveiller ses démons assoupis. Car, pour lui aussi, l'ivresse c'est la nostalgie du rêve ; et Quentin explique que «... la boisson introduit une dimension supplémentaire dans l'existence, surtout s'il s'agit d'un pauvre bougre d'aubergiste comme moi, dit-il, une sorte d'embellie. »

Fouquet lui fait sentir le besoin cruel d'une part d'imprévu, en dehors des brancards du quotidien. Ainsi, la perversité de Fouquet joue-t-elle « un rôle nécessaire dans la fatalité de Quentin. » Mais pour l'un et pour l'autre cette grande amitié prend fin, à peine née ; une ébauche de plus dans l'existence.

Les personnages de ce roman appartiennent à une humanité moyenne ; celle qui fournit, d'ailleurs, ses meilleurs cobayes à l'existence. En cours de route, de nouvelles vies surgissent, rapidement étudiées et homologuées, gibier humain dont s'enrichit le roman. Comme cette vieille et riche demoiselle de la pension Dillon, qui ne parle plus qu'anglais dans sa vieillesse parce qu'elle a laissé s'échapper, en milieu anglais, les plus belles années de sa jeunesse ; et maintenant, « ... le regret des occasions perdues, la frénésie de dilapider, avant la fermeture, le long et mystérieux capital thésaurisé durant toute une existence. »

Tous les comparses du roman nous intéressent,

de la femme Quentin, au brocanteur du village, vendeur de passé. Nous cotoyons ici, avec Blondin, un art qui sait résumer toute une vie, en une page.

Cependant, les deux héros bien vivants, Quentin et Fouquet, s'abreuvent surtout de passivité. Entre la demi-somnolence de l'hôtelier, replié sur lui-même, et la demi-inconscience de Fouquet ivre, l'on trouve tout au plus des vellétés d'action, vite corrompues par le sens de l'absurde. Toutefois est-ce, chez Blondin, une vision neuve de l'absurdité des choses : celle dont les héros de roman semblent avoir, depuis quelque temps, la claire et cruelle conscience.

Le roman du désespoir et de l'alcool serait déprimant pour un lecteur enclin à la mélancolie. Fort heureusement, il ne s'agit que d'un triste mois d'hiver au delà duquel le héros annonce : « Nous allons essayer de refaire notre vie. » On sent bien l'inquiétude qui plane avec l'ère atomique, celle qui suggère qu'il faut mourir avec son temps. Mais l'auteur d'objecter lui-même qu'il faut espérer. A travers son halo de misères, Fouquet manifeste un amour diffus de l'existence.

Les raisons d'espérer, on les trouve aussi dans les affections solides de ce roman, amour ou amitié. On les trouve enfin, ces raisons d'espérer, dans la conscience qu'ont les deux héros de leur valeur d'hommes, dans leur sens de la dignité.

Le roman de Blondin n'est pas exempt de défauts. N'y a-t-il pas deux sujets ? Celui des rapports de Fouquet et de Quentin ; et celui des rapports de Fouquet et de Marie ? L'auteur s'en rend compte lorsqu'il avoue : « l'enfant donne du poids au personnage de Fouquet : elle décentre le livre. C'est une erreur d'écriture que j'ai commise là. Un péché. »

Par ailleurs, pour communiquer ce « goût d'inachevé » que gardent les héros au bout des lèvres, et montrer que l'existence ne comporte que des ébauches plutôt que des achèvements, l'auteur lance Fouquet dans une poursuite de filles de village, auxquelles il n'adresse même pas la parole, ce qui fait jeux de collégiens.

Très souvent l'on est arrêté par la banalité de l'épisode ou du style ; un style souvent lâche ou bien recherché, un tantinet précieux. Mais ce style sait aussi être d'une grande fermeté et d'une grande séduction. Il nous offre le reflet des êtres ; ainsi chez Fouquet, « ce désespoir cascadeur finissait par être contagieux ; sa vivacité lui donnait le masque de la santé, le faux nez de la faim de vivre ». Ou bien le reflet de la nature, comme ce jardin qui « apparut ramassé sous la pluie, sombre lessive de vignes vierges, conciliabules d'hortensias dans le brouillard. »

Ce qu'Antoine Blondin a surtout réussi, dans son roman, ce sont les magnifiques embardées dans le monde du rêve à base d'alcool. Il arrive à nous faire suivre les jeux fantasques de l'imagination claire-obscur de l'ivrogne, cette « imagination dont les châteaux sont à la merci d'un soupir. » Le goût de l'irréel, on le retrouve bien, avec ces héros hantés par l'amour, la gloire, le rêve d'évasion, dont un aïeul de Fouquet, le Grand Maulnes, lui avait déjà soufflé la délicieuse tentation. Il y a, certes, beau temps que Beudelaire a intronisé en littérature les « Paradis Artificiels ». Mais Blondin nous fait connaître une expérience très neuve ; « L'alcool, avoue Fouquet, c'est le salut dans la fuite, la liberté, l'état de grâce... et pour finir une belle saloperie. »

Aussi, les confessions de ce buveur invétéré nous font-elle connaître un homme qui cherche

l'amour et les grands sentiments, et qu'attirent les bas-fonds. Ce roman, qui se veut pervers plutôt qu'il ne l'est, prend une place très peu méchante, parmi les romans des âmes perverses : là où le romancier suscite les démons de l'homme, dans une tentative ultime et sans cesse renouvelée, pour connaître les dédales de l'âme corrompue par la société. Il reste que c'est là le roman d'un râté, qui envisage avec confiance l'avenir ; désinvolte et sensible, il reconnaît la présence du bonheur de vivre, sous les voiles mêmes du scepticisme.

Raouf Kamel

DICTIONNAIRE

DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE

Cet excellent petit livre ⁽¹⁾ va remplir un besoin réel. Dirigé par Georges Posener, qui contribue aussi par un certain nombre d'articles, il est rédigé en majeure partie par MM. Jean Yoyotte et Serge Sauneron, pensionnaires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, deux des égyptologues les plus compétents de la jeune génération.

L'intention était de constituer une sorte de petite encyclopédie où à chaque mot important pour l'histoire de l'Égypte Ancienne correspond un petit article mettant de manière très concise mais claire et précise les connaissances actuelles sur la question à la portée du grand public. Ainsi on aura par exemple les mots *Administration* ou *Agriculture* ou *Animaux* ou *Colonnes*, *Nécropole*, *Police*. etc... ou bien les principaux noms propres de villes, de Pharaons ou de dieux, avec leur histoire et tous les

(1) F. Hazan, éditeur, Paris.

renseignements nécessaires à leur intelligence. Les articles n'ont rien de la sécheresse associée d'habitude à la notion de dictionnaire. Tout au contraire, ils sont pleins de vie, on voit bien que pour ceux qui les ont rédigés, la civilisation égyptienne est chose bien vivante et quotidienne. On reconnaît bientôt le tempéramment de chacun des rédacteurs. M. Georges Posener survolant de très haut les connaissances est enclin, me semble-t-il, à des explications matérialistes et historiques des faits ce qui est fort nécessaire en égyptologie où l'on a trop longtemps vécu au niveau de raisonnements religieux, symboliques ou idéalistes, comme s'il s'agissait d'une société et d'hommes désincarnés, ne connaissant pas les besoins économiques, la lutte pour la vie, les conflits des diverses classes de la société, les ambitions, etc... C'est que presque tous les vestiges qui nous restent sont des temples ou des objets funéraires et les récits idéalisés de l'histoire ou des biographies qu'ils contiennent. A force d'avoir affaire à des momies, à l'au-delà, aux inscriptions sacrées, l'égyptologue a trop tendance à oublier la vie de chair et de sang, avec ses passions, ses luttes. Les auteurs de ce *Dictionnaire* ne tombent en général pas dans ce grave défaut. Non seulement les articles de M. Posener descendent jusqu'aux explications historiques et concrètes mais ceux de ses collaborateurs, s'ils ne fouillent pas aussi loin et vont rarement chercher les causes historiques profondes n'en présentent pas moins un aspect vivant et quotidien de la vie dans l'Égypte Ancienne où les passions des êtres de chair et de sang se répercutent vivement. Je pense surtout aux articles de M. Yoyotte, qui paraît s'être annexé des mots tels que *érotisme*, *femme* ; etc... et qui s'est beaucoup amusé à les rédiger. Ceux de M. Sauneron sur *l'ivresse* ou

l'*anthropophagie*, bien que d'une tenue plus académique n'en sont pas moins pénétrés souvent d'humour.

Ce que l'on peut discuter, c'est le choix des mots retenus. Si nous avons droit à *érotisme* par exemple, *amour* par contre est absent, déformation bien de notre époque, et très « égyptologie nouvelle vague », je veux bien, mais enfin est-ce à dire, pensera le lecteur, que ce vocable et les sentiments qu'il désigne n'existaient pas dans l'Ancienne Egypte ? On pourrait citer d'autres mots utiles qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire, mais ces lacunes étaient à vrai dire inévitables, surtout pour un premier essai. On pourra le compléter à loisir pour les prochaines éditions.

Par contre de nombreux articles sont très importants, tels que *Art*, *Littérature*, *mathématique*, *artiste*, etc...

Le dictionnaire est très abondamment et très intelligemment illustré en noir et en couleurs de photographies dues surtout à Simonne Lacouture et à Arpag Mékhitarian. Certes, les couleurs ne sont pas très bien rendues par l'impression mais le résultat est déjà remarquable pour des illustrations *in texte* dans un livre qui, après tout, n'a pas la prétention d'être un album de luxe. (Ce que l'on regrette surtout c'est le choix et les couleurs de l'illustration de la couverture.)

Tel qu'il est, ce *Dictionnaire de la Civilisation Egyptienne*, s'il n'est d'aucune utilité pour l'égyptologue constitue par contre un excellent ouvrage de référence pour l'homme cultivé qui y puisera des notions précises et abondantes sur la plupart des aspects de la vie et de l'histoire de l'Egypte Ancienne.

A. P.

BANQUE MISR

S. A. E.

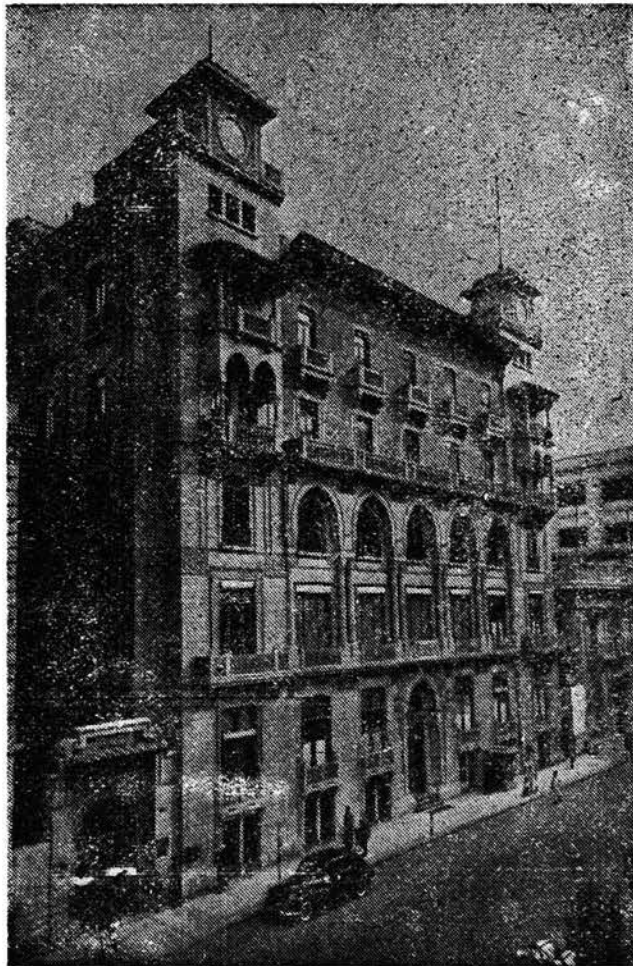
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux Choisis** très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Étienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en France **26. N.F.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,750.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES
DE SATAN**

par

FATHY RADOUAN

traduction française

de

G. C. ANAWATI

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire P.T. 100

La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire
en France
et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

Editions G. P. MAISONNEUVE
198, Bd. Saint-Germain — PARIS

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

LA REVUE DU CAIRE , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An	26,— N.F.
E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE	26,— N.F.
Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE	8,— N.F.
AHMED RASSIM, Numéro Spécial	9,90 N.F.
LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954	11,— N.F.

On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.

Numéro spécimen sur demande.

LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE
sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.

VOYAGEZ MIEUX

Par



LEBANESE
INTERNATIONAL
AIRWAYS

Via
**MILAN
PARIS
BRUXELLES
ET TOUT LE
MOYEN ORIENT**



EN SUPER DC-6-B

Nouvelle Organisation - Confort

inégalé - Plats exquis servis avec

la traditionnelle courtoisie Orientale.

Pilotes Expérimentés.

Renseignements :

DANS LE MOYEN ORIENT VOTRE AGENT DE VOYAGE

OU EN EGYPTÉ AUPRÈS DES AGENTS GÉNÉRAUX

SABENA



La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,
Paris.

Prix du Numéro 2,90 N.F.

Abonnement un An 26 N.F.

L I B A N

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—

Abonnement un An L.L. 15,-

Y O U G O S L A V I E

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

E T A T S - U N I S

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

C A N A D A

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

V I E T - N A M

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

**ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.**

**N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.**